

JOURNAL
HISTORIQUE
ET
LITTÉRAIRE

15. JUIN

1782.



A LUXEMBOURG,

Chez les Héritiers d'André Chevalier, vi-
vant Imprimeur de feu Sa Maj. l'Impé-
ratrice-Reine Apostolique.

*Avec privilege de Sa Maj. Imp. & Ap-
probation du Commissaire-Examineur.*



JOURNAL
HISTORIQUE
ET
LITTÉRAIRE.

15. JUIN

1782.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lettres édifiantes & curieuses, écrites des missions étrangères. Nouvelle édition. Mémoires de la Chine, &c. Tomes 19, 20, 21, 22, 23 & 24. A Paris chez Méri-got, à Liege chez Demazeau 1781. 6 vol. in-12.

C'Est la dernière livraison de cette intéressante collection, que je trouve annoncée de la manière suivante dans une feuille, dont le rédacteur ne passe point pour

abonder en préjugés religieux , moins encore en préventions favorables aux missionnaires.

Cour. de
l'Eur. 29
Janv. 1782.

“ Le public , même savant , paroît content de cet ouvrage , & applaudit au nouvel ordre que l'éditeur y a mis. Il l'a divisé en quatre parties , dont chacune est suivie d'une table des matières très-détailée , & précédée d'une préface particulière assez étendue , mais écrite de ce ton simple & modeste , plus attachant , plus agréable sans contredit , que le style tranchant ; & encore plus insolent que hardi qu'affectent aujourd'hui beaucoup de nos auteurs modernes. — Qu'on lise tout ce que les missionnaires ont fait de recherches sur les mœurs & les usages , sur les arts & les sciences ; qu'on fasse attention aux mesures pleines de sagesse qu'ils ont prises pour découvrir la vérité & se préserver de l'erreur & même de la prévention ; n'en conclura-t-on pas que des hommes qui séjournoient depuis longtems dans ces régions lointaines avec d'assez bons yeux , un cœur droit , & un esprit cultivé , sont aussi croiables que ces voyageurs présomptueux , qui , sans pénétrer dans l'intérieur d'un pais , sans savoir bien la langue qu'on y parle , jugent cependant de toute une nation , par ce qu'ils ont vu sur les rivages où ils ont abordé , & traitent de visionnaires & d'ignorans tous ceux qui paroissent contredire leurs prétendues observations. — Dans une certaine classe de littérateurs , dès qu'on

„ a le bonheur de croire en Dieu & du
 „ zele pour la religion ; dès qu'on respecte
 „ les Rois & les loix, on ne voit plus clair
 „ sur rien, on ne mérite aucune créance,
 „ & l'on n'est plus digne que d'une pitié
 „ dédaigneuse & insultante. Cette façon de
 „ penser n'est point heureusement générale :
 „ l'accueil qu'on a fait à la nouvelle édition
 „ des *Lettres curieuses & édifiantes*, en est
 „ une preuve satisfaisante. — Nous ap-
 „ prenons que l'édition, à peine achevée,
 „ est déjà plus d'à moitié enlevée, & qu'on
 „ s'en procure des exemplaires avec un em-
 „ pressement qui fait honneur aux bons &
 „ anciens principes, & nous fait voir qu'ils
 „ sont encore dans les cœurs, quoiqu'on
 „ cherche à les bannir de nos livres moder-
 „ nes. „

Ces six derniers volumes sont la con-
 tinuation des *Mémoires de la Chine*. On
 sent assez que les missionnaires écrivant au
 milieu de cette vaine & ombrageuse na-
 tion, chez laquelle c'est un crime capital
 de douter seulement de son imaginaire an-
 tiquité *, n'ont pas la liberté de dire ce
 qu'ils pensent, & que sans déroger à la vé-
 rité, ils sont obligés pour ne pas se perdre
 avec leurs ouailles & les espérances d'un
 christianisme naissant, de la parer de cou-
 leurs agréables à ces hôtes altiers & intrai-
 tables, de relever le bien autant qu'ils le
 peuvent, pour oser dire le mal; d'insister
 sur les narrations avantageuses pour passer
 légèrement sur celles qui laissent une impres-

* 1 Fév.
 1777. p. 171.

tion contraire (a). Cet état de contrainte n'empêche pas le lecteur judicieux de démêler le vrai état des choses & d'apprécier les Chinois tels qu'ils sont dans la réalité. Par ex. il est parlé ici beaucoup des sciences chinoises. On dit que l'Empereur regnant vient de faire publier une collection immense de tous les ouvrages estimés de la nation, & composés par des Lettrés célèbres sur différentes matières, depuis l'incendie des livres classiques des anciens sages & philosophes; le nombre en monte à six cents mille... Mais dans ce prodigieux nombre de volumes, y a-t-il beaucoup de lumières à recueillir? On peut en juger par la géographie, science la plus simple & la plus aisée, qui n'a besoin que d'yeux & d'un peu de mé-

moire.

(a) A cette observation que j'ai eu occasion de faire plusieurs fois, il faut ajouter que les exagérations des missionnaires chinois tiennent naturellement à des erreurs involontaires & très conciliables avec la bonne foi. Ne voyons-nous pas tous les jours l'impérieuse influence des préjugés nationaux, même éphémères & de peu de durée, sur les meilleurs esprits? Que fera-ce donc des erreurs affermées par une longue suite de siècles, revêtues de la sanction du trône, garanties de l'impression de la vérité par des loix sévères & cruelles? Est-il étonnant que dans un tel état des choses, des étrangers soient entraînés dans les opinions d'un peuple babillard & vain qui leur impose par des monumens factices, par l'appareil illusoire des sciences qu'il affiche, par des autorités qu'un respect stupide mais légal ne permet pas d'apprécier &c?

15. Juin 1782.

237

moire. En voici un échantillon. Le P. Amiot le cite comme un des plus propres à prévenir en faveur des Chinois. “ Je ne fais en vérité, dit ce Pere, où ils ont puisé tout ce qu'ils en disent, & en particulier ce qu'ils en ont écrit dans une espece de Dictionnaire historique & géographique, commencé sous Cang-hi, & mis au jour par les ordres de l'Empereur regnant. Voici mot à mot ce que j'y ai lu à l'article France. Vous ne trouverez pas mauvais que je vous cite ce trait. Il est infiniment flatteur pour la France, de la part d'une nation superbe qui daigne à peine mettre les autres peuples au rang des hommes civilisés. *La France, dit le livre que je cite, est au Nord-Est de l'Espagne. Elle a de circuit 11200 li, c'est-à-dire environ 1120 lieues; car 10 li chinois équivalent à-peu-près à une de nos lieues communes. Elle est divisée en seize provinces. La capitale de ce royaume s'appelle Paris. Cette ville est remarquable, sur-tout par un college, où il y a habituellement plus de quarante mille étudiants. Il y a sept autres colleges, sans compter ceux où l'on élève gratis les pauvres écoliers. Tous ces colleges sont sous la dépendance du Roi. . . . Le Roi de France a le pouvoir merveilleux de guérir des écrouelles ceux qui en sont attaqués, en les touchant seulement de la main. Il peut opérer ce prodige une fois chaque année, après avoir jeûné trois jours. La France a cinquante royaumes sous sa dépendance &c „.* Voilà cependant un livre

de géographie qui a la sanction impériale, & meme celle de Cang-hi, le plus éclairé comme le plus sage de tous les Empereurs chinois.

On voit avec plaisir & avec cet intérêt que l'état de la religion inspire à tout vrai chrétien, les fruits que le christianisme porte dans cette extrémité de notre hémisphere. Les lumieres qu'il répand, les vertus qu'il inspire, sont par-tout les memes. Ainsi trouve-t-on ici des Chinois, même dans la famille impériale, dont le courage, la fermeté, l'innocence & la pureté des mœurs égalent ce que nous lisons de plus édifiant dans les actes des Martyrs & des Confesseurs des premiers siècles. Mais hélas ! ces sujets de consolation sont proportionnellement rares. Cette grande nation a très-peu répondu aux avantages que lui présentoit une religion, dont les leçons devoient la corriger efficacement de sa vanité, de son orgueil, de son indolence, de sa mauvaise foi, de sa luxure, de ses superstitions, de sa cruauté & de tant d'autres vices qui caractérisent ce peuple à demi policé, & le rendent plus odieux que les hordes sauvages. Aussi l'Evangile a-t-il fait des progrès plus rapides parmi les Barbares parfaits que parmi les Chinois; le seul Paragui dans l'espace de 50 ans, a donné plus d'enfans à l'Evangile que la Chine dans deux siècles. " Le Chinois, dit l'abbé Raynal, est un barbare à prétention, un peuple profondément corrompu, condition plus malheureuse

„ heureuse que la barbarie pure & naturelle.
 „ Le germe de la vertu peut se développer
 „ dans le barbare, par un enchaînement
 „ de circonstances favorables ; mais nous
 „ n'en connoissons pas, nous n'en imaginons
 „ point qui puissent rendre ce grand service
 „ au Chinois, en qui ce germe est, non
 „ pas étouffé, mais totalement détruit (a) ;
 „ ajoutez à la dépravation & à l'ignorance
 „ de ce peuple, la vanité la plus ridicule.
 „ Ne dit-il pas qu'il a deux yeux, que nous
 „ n'en avons qu'un & que le reste de la
 „ terre est aveugle?... Et l'on s'opiniâtre à
 „ appeller la nation chinoise *un peuple de sa-*
 „ *ges!*... Un peuple de sages chez le-
 „ quel on expose, on étouffe les enfans ; où
 „ la plus infâme des débauches est commu-
 „ ne ; où l'on mutile l'homme ; où l'on ne
 „ fait, ni prévenir, ni châtier les forfaits
 „ occasionnés par la disette ; où le commer-
 „ çant trompe l'étranger & le citoyen ; où
 „ la connoissance de la langue est le dernier
 „ terme de la science ; où l'on garde depuis
 „ des siècles un idiome & une écriture à
 „ peine suffisans au commerce de la vie ;
 „ où les inspecteurs des mœurs sont sans
 „ honneur, sans vertu ; où la justice est d'une
 „ vénalité sans exemple chez les peuples les

(a) Voyez la même réflexion faite par un
 missionnaire, & appuïée par un exemple des
 Sauvages de Formose. 15 Décemb. 1781. p.
 569.

„ plus dépravés; où le législateur, au nom
 „ duquel les fronts s'inclinent, ne méritoit
 „ pas d'être lu, si l'on n'excusoit la pau-
 „ vreté de ses écrits par l'ignorance du tems
 „ où il a vécu; où, depuis l'Empereur jus-
 „ qu'au dernier de ses sujets, ce n'est qu'une
 „ longue chaîne d'êtres rapaces qui se dé-
 „ vorent, & où le Souverain ne laisse en-
 „ graisser quelques-uns de ses intermédiaires,
 „ que pour les fucer à son tour, & pour
 „ obtenir, avec la dépouille du concussion-
 „ naire, le titre de vengeur du peuple. „

“ On a quelques ouvrages de mœurs tra-
 „ duits du chinois. Qu'y voions-nous?
 „ D'infâmes scélérats exerçant les fonctions
 „ de la police; l'innocent condamné, battu,
 „ fouetté, emprisonné; le coupable absous
 „ à prix d'argent, ou châtié si l'offensé est
 „ plus puissant: tous les vices de nos cités &
 „ de l'intérieur de nos maisons, avec un
 „ aspect plus hideux & plus dégoûtant...
 „ Tout país où l'on foule aux pieds un
 „ sentiment si naturel qu'il est commun à
 „ l'homme & à la brute, la tendresse des pe-
 „ res & des meres pour leurs petits, & où
 „ l'on se résout à les tuer, à les étouffer,
 „ à les exposer, sans que la vindicte publi-
 „ que s'y oppose, a trop d'habitans (a),

(a) Cette partie de l'alternative est fautive,
 il faut se tenir à l'autre. 1. Avril 1780. p. 522
 & d'autres cités là-même.

„ ou est habité par une race d'hommes ,
 „ comme il n'y a aucune autre sur la sur-
 „ face du globe. Or , c'est ce qui se passe
 „ à la Chine ; & nier ce fait ou l'affoiblir ,
 „ ce seroit jeter de l'incertitude sur tous les
 „ autres. „ (a)

Depuis la publication de ces *Lettres* j'en ai vu une très-longue écrite de Pekin le 17 Novembre 1780 par le P. d'Ollieres. On y trouve divers détails intéressans qui lui auroient mérité une place dans la collection si elle étoit arrivée plutôt. Le P. d'Ollieres partit de l'Orient le 7 Mars 1758 avec le P. Cibot, (mort en 1780) & un jeune Chinois. Sa navigation lui fournit l'occasion de connoître par le fait la fermeté que la philosophie inspire dans les dangers pressans. “ Après avoir échappé à un péril imminent, „ on promit un *Te Deum* en action de graces ; & la troupe des philosophes, les „ plus poltrons des hommes, n'osa s'y opposer. Dès que le danger fut bien loin, „ elle alla agir auprès du capitaine, pour „ l'engager à rétracter le *Te Deum* ; & il „ eut la foiblesse de le faire ; & nous leur „ dîmes que Dieu les en puniroit. On ne „ fit qu'en rire. Cependant après quelques „ jours de marche, nous nous trouvâmes „ enfournés dans l'archipel des Anambos ; „ ce qui nous tint en échec pendant plusieurs

(a) Démonstration de l'infanticide chinois contre le P. Amiot, 1. Mai 1780. p. 520.

„ fleurs jours , & sur-tout pendant les nuits
 „ on n'osoit avancer de peur de s'échouer
 „ sur quelqu'une de ces isles. Sortis de-là ,
 „ ce furent continuellement de nuit & de
 „ jour nouveaux dangers , on auroit dit que
 „ nous chérchions exprès tous les rochers de
 „ ces parages , ou plutôt c'étoit la Provi-
 „ dence qui s'appliquoit à humilier devant elle
 „ ces hommes orgueilleux , à les détourner de
 „ leurs propos irrégieux , à les faire revenir ,
 „ du moins par la crainte de la mort tou-
 „ jours présente , à des sentimens chrétiens ,
 „ à leur faire réparer leurs scandales & s'ac-
 „ quitter enfin du devoir paschal. Un jour
 „ à 9 heures du soir , comme on vouloit re-
 „ mettre le vaisseau dans la route , qu'on
 „ avoit été obligé de quitter , pour éviter
 „ un écueil , on s'apperçut en levant la
 „ grande voile de misaine , que le vaisseau
 „ alloit toucher à un brisant qui s'étendoit
 „ depuis nous en avant jusqu'à perte de vue.
 „ Les cris d'allarme & presque de désespoir ;
 „ que jetta l'équipage , interrompirent les
 „ propos philosophiques. Je ne fais com-
 „ ment le vaisseau tourna assez promptement
 „ de la gauche à la droite , & s'éloigna à temps
 „ pour éviter de toucher : ce que je fais
 „ c'est que je vis les brisans à moins de
 „ 20 pieds de distance du vaisseau. La mer
 „ qui les battoit , paroissoit tout en feu. Vous
 „ pouvez juger qu'il se fit alors un grand
 „ silence , & que peut-être nos braves com-
 „ mencerent à se repentir d'avoir empêché
 „ le *Te Deum*. Ce silence dura une heure. ▲

„ dix heures on crut le danger passé, on
 „ voulut encore remettre en route, mais à
 „ peine y fut-on, qu'on se vit encore au-
 „ près des brisans. Il fallut de nouveau
 „ faire fausse route, & suspendre les dis-
 „ cours antichrétiens qu'on avoit déjà repris.
 „ Après deux ou trois jours, tous semés
 „ d'inquiétudes & de dangers, qui nous obli-
 „ geoient à revenir la nuit sur le chemin
 „ que nous avions fait pendant le jour, un
 „ matin au soleil levant nous nous apper-
 „ çûmes que notre compagnon le Chameau
 „ avoit disparu. Nous avions grand vent de
 „ l'arrière & allions bon train. Vers 8 heures
 „ on découvrit des rochers fort étendus &
 „ contre lesquels la mer brisoit d'une ma-
 „ nière effroiable, nous ne pouvions pas re-
 „ culer, on prit le parti de prendre vent lar-
 „ gue & de courir vers le Nord la bordée
 „ de bas-bord. Après une demi-heure de
 „ marche nous découvrîmes notre compa-
 „ gnon, qui eut la complaisance de venir
 „ vers nous, & se mettre de moitié dans
 „ nos dangers. A peine l'eumes-nous décou-
 „ vert que nous vîmes devant nous d'au-
 „ tres brisans aussi très-étendus, & tout cou-
 „ verts de l'écume de la mer en furie. Il
 „ fallut donc vite virer de bord, & courir
 „ vers le Midi la bordée de tribord. Après
 „ une heure & demie de cette bordée, nous
 „ vîmes encore de l'avant un troisième écueil
 „ aussi effrayant que les deux autres. On se-
 „ vira, mais ce n'étoit plus que pour différer
 „ la mort qui paroïssoit inévitable, puis-
 „ qu'en

„ qu'en courant ainsi sur la droite & sur la
 „ gauche nous trouvions toujours un naufrage
 „ certain, & que le vent qui venoit de
 „ l'Ouëst, nous pouffoit toujours malgré nos
 „ reviremens contre les rochers que nous
 „ avions à l'Est. Ce fut alors que nous
 „ vîmes toute la foiblesse de nos esprits pré-
 „ tendus forts. Ces hommes qui peu aupara-
 „ vant bravoient la Divinité, rioient de sa
 „ religion &c, parurent alors tels qu'ils
 „ étoient; gens sans courage, sans résolution,
 „ la foiblesse, la lâcheté même. Un air mor-
 „ ne, triste avoit pris la place de ces airs
 „ insultans qu'ils se donnoient, & le silencie
 „ le plus stupide avoit succédé à tous les
 „ propos libres & impies qu'ils lâchoient
 „ sans cesse contre les mœurs & la religion.
 „ Vers midi on voulut prendre hauteur,
 „ mais on ne put le faire d'une maniere af-
 „ fez précise, parce qu'à midi nous avions
 „ le soleil presque au zénith, & que tous les
 „ observateurs avoient perdu la tête. La mer
 „ étoit couverte d'oiseaux, cela me fournit
 „ un sujet de méditation pour les philoso-
 „ phistes à face blême. *Voiez*, leur dis-je,
 „ *nos cadavres vont être la proie de ces*
 „ *oiseaux, mais l'ame de chacun de nous,*
 „ *où ira-t-elle?* Ils se retirèrent, & c'étoit
 „ ce que je voulois, & ce qu'on souhaitoit,
 „ parce que leur air effraié faisoit perdre
 „ courage à l'équipage. A dîner ces Mrs.
 „ ne penserent pas seulement à desserrer les
 „ dens. Il n'y eut que moi à la premiere
 „ table, & mon collegue à la seconde qui

„ dinâmes à l'ordinaire. Ces Mrs. étoient à
 „ pleurer, à s'efforcer en vain de s'étourdir
 „ sur le danger qui nous menaçoit de si
 „ près. Lorsque j'eus dîné & dis mes graces,
 „ je me retournai vers eux, & leur don-
 „ nai encore ce sujet de méditation. *Mes-*
 „ *sieurs*, leur dis-je, *voilà le premier repos*
 „ *que j'ai eu sur ce vaisseau, le seul tems*
 „ *où je n'ai entendu insulter la foi & les*
 „ *mœurs chrétiennes*. Ce mot dit, je partis
 „ & les laissai penser. Bientôt je vis que plu-
 „ sieurs d'entre eux me suivoient avec un
 „ air contrit, & changeoient de place lorf-
 „ que j'en changeois. Je ne faisois pas sem-
 „ blant de m'en appercevoir; je voulois d'eux
 „ quelque chose de plus chrétien. Quelques-
 „ uns de ceux qui avoient fait leurs Pâques
 „ avec moi à l'insçu de la clique, pour évi-
 „ ter ses persécutions, me demanderent à
 „ se réconcilier, & je descendis à fonds de
 „ cale, pour les entendre. Ceux-là expédiés,
 „ ils furent suivis par les plus zélés philoso-
 „ phistes, qui enfin se souvinrent qu'ils
 „ étoient chrétiens & pécheurs. Je ne m'étois
 „ pas attendu à les voir si-tôt, & je n'avois
 „ pas prévenu mon collègue sur la façon
 „ dont il falloit se conduire avec eux. Je pris
 „ le parti de dire à ses yeux une partie de
 „ ce que j'aurois voulu lui avoir dit à l'o-
 „ reille. Les premiers qui me vinrent, avoient
 „ à se reprocher des propos licencieux, des
 „ discours impies, des inimitiés & des haines.
 „ Je les aidai à faire une bonne accusation
 „ de leurs iniquités. Puis pour unique satisf-
 „ faction

„ faction possible dans le moment , je leur or-
 „ donnai d'aller sur le champ se réconcilier pu-
 „ bliquement , & faire une réparation aussi pu-
 „ blique des deux especes de scandales qu'ils
 „ avoient donnés en genre de mœurs & en
 „ genre de religion. Je leur dis qu'à cette con-
 „ dition , leur accusation étant faite , dès que
 „ je verrois le rocher contre lequel il nous
 „ faudroit périr , je leur donnerois l'absolution ;
 „ que cependant ils s'excitassent à la crainte
 „ de Dieu , à son amour , au vrai regret de
 „ leurs ingrattitudes , & qu'ils ne crussent pas
 „ que la seule crainte d'une mort prochaine
 „ suffisoit pour les sauver. Dès que les
 „ deux premiers se furent acquittés de cette
 „ satisfaction , les autres s'ébranlerent. Mon
 „ collègue eut aussi de la besogne , & voyant
 „ que ma méthode avoit réussi , il l'emploia.
 „ Entre 3 & 4 heures on vint de la part
 „ du capitaine me prier de monter sur le
 „ gaillard ; j'obéis. On étoit encore à courir
 „ tantôt sur un bord , tantôt sur l'autre ,
 „ mais on approchoit sensiblement des ro-
 „ chers que nous avions à l'Est sous le vent.
 „ Je trouvai tous ces Mrs. pleins de politesse
 „ qui m'attendoient avec un air de confiance
 „ auquel je n'étois guere accoutumé. Le ca-
 „ pitaine me dit que les deux vaisseaux s'ap-
 „ prochoient pour se parler par le moiën
 „ des porte-voix , & qu'on souhaitoit que je
 „ fusse présent. Comme les vaisseaux s'étoient
 „ assez approchés , le capitaine demanda à
 „ l'autre vaisseau , où il croïoit que nous
 „ fussions ? On répondit : *dans la queue du*
Scorpion.

15. Juin 1782.

247

„ *Scorpion*. Ce mot fut un coup de foudre
„ qui fit tomber les bras à tous ces Mrs,
„ parce que *la queue du Scorpion* passe pour
„ un endroit d'où on ne peut se sauver. Ce-
„ pendant le capitaine après avoir repris ses
„ esprits demanda encore, *si on voioit moien*
„ *de s'en tirer?* On répondit qu'*oui*; mais
„ cette réponse trouva peu de croiance.
„ Néanmoins notre capitaine, comme com-
„ mandant, dit à l'autre qu'il marchât de-
„ vant, & que nous ferions comme il feroit.
„ Sur le champ l'autre mit toutes voiles de-
„ hors, & avança droit vers les rochers,
„ que nous avions sous le vent; pour moi
„ je descendis, & continuai mon ministere
„ à ceux qui le réclamoient. A six heures
„ tout étant fini, je remontai sur le gaillard,
„ où je vis notre position bien différente de
„ ce qu'elle étoit deux heures auparavant.
„ Car notre compagnon M^r. Homeret, aussi
„ habile marin qu'excellent chrétien, qui
„ dans ce danger extrême avoit conservé
„ le plus grand sang-froid, savoit qu'entre
„ les rochers de l'Est & ceux du Nord il
„ y avoit un passage, & il l'avoit pris. „

Selon la description que fait le P. d'Ollieres
de l'état actuel de la mission de Pekin, elle
est dans la situation la plus déplorable, non
par la haine & les persécutions des Chinois,
mais par un schisme odieux entre les ministres
de l'Evangile, dont le caractère distinctif
devroit être l'union, la charité, l'humilité,
le désintéressement. Un certain P. Salusti,
religieux de l'Ordre de . . . emporté par

II. Part.

R

l'ambition de devenir évêque de Pekin, se fit consacrer, sans avoir reçu de bulles, & sur de simples lettres qui disoient qu'il avoit été nommé par la Reine de Portugal. Ceux des missionnaires qui ne voulurent point le reconnoître, furent excommuniés, & le nouveau prélat se porta contr'eux à des démarches qui menacent des suites les plus funestes, dès le moment que l'Empereur en aura connoissance. En attendant les missionnaires ont écrit à Lisbonne & à Rome, pour tâcher s'il est possible de ramener la paix & l'ordre. On ne peut également que gémir sur la conduite tenue à l'égard des Jésuites lors de leur suppression par les exécuteurs du bref; conduite qui a dû nécessairement prévenir les Chinois, même les néophytes, contre notre sainte religion. Est-il donc possible que des gens qui ont quitté leur patrie, leur famille, & toutes leurs possessions pour aller cultiver au bout du monde la vigne du Seigneur, portent avec eux des germes de division & d'inimitié, se laissent atteindre de la cupidité & d'autres passions lâches & foibles, & vérifient tristement une maxime à laquelle ils sembloient devoir faire exception :

Patria quis exul

Se quoque fugit?



Abrégé de la vie & des vertus de Mademoiselle Marie - Joachim - Elisabeth de Louvencourt , décédée à Amiens , en odeur de sainteté , le 14 Octobre 1778. A Malines , chez P. J. Hanicq , 1781. 1 vol. in-12 de 91 p. & à Luxembourg.

“**L** Es exemples des Saints , dit l'éditeur de cette édifiante narration , ne sont pas une partie moins précieuse de l'Eglise ; que leurs mérites. Si l'union qui fait de tous les Chrétiens un même corps , nous donne le droit de nous approprier , en quelque sorte , leurs richesses , elle excite aussi notre émulation , en nous présentant des modèles dans nos semblables & nos frères. Dans cette vue , l'Eglise , de tous les tems , a désiré qu'on recueillît les traits principaux de la vie des serviteurs de Dieu : c'étoit pour leur gloire , mais c'étoit aussi pour l'édification de ses enfants de tous les siècles. „

L'intérêt de cet ouvrage sera d'autant plus général qu'il ne présente point des vertus renfermées dans le cloître & particulièrement assorties à une vie retirée ; c'est la vie d'une personne qui détachée du monde n'a pas laissé de vivre au milieu du monde , & d'y briller des feux d'une charité bien propre à confondre le monde & à convaincre de mensonge cette philosophie hypocrite & si inutile aux malheureux , qui cou-

vie son froid égoïsme du pompeux nom
d'*humanité*.

“ Charité active & infatigable. C'étoit peu à ses yeux de consacrer son bien pour le soulagement du prochain ; elle y employoit ses talents ; elle y devoit toute sa personne. Les exercices les plus bas & les plus difficiles ne la rebuterent jamais ; de ses propres mains elle pansoit les plaies les plus dégoûtantes, les cancers, les ulcères invétérés. On assure qu'elle avoit cependant, pour ces sortes de traitemens, une répugnance naturelle. Quelqu'un lui demandoit si elle ne craignoit pas de gagner quelque mal en pansant des plaies de cette espece ; elle répondit tranquillement que non ; & que tout ce qu'elle avoit éprouvé étoit qu'un jour la peau des mains lui étoit entièrement tombée, après avoir lavé des linges imbibés d'un pus extrêmement âcre. Les riches ne sont communément si durs à l'égard des pauvres, que parce qu'ils n'ont jamais eu le spectacle de la misere devant les yeux. Du sein de la mollesse où les entretient leur opulence, jamais leurs yeux n'ont vu l'état auquel sont réduits plusieurs de leurs freres. Ils n'en ont pas même d'idée ; ils ne pourroient le voir sans frémir, & sans que leurs entrailles en fussent émues. On assureroit presque que qui auroit suivi Melle. de Louvencourt chez les pauvres, se seroit nécessairement rempli de l'esprit de charité qui l'animoit. Voions ce qu'elle écrivoit à une personne à qui elle ouvroit son cœur avec confiance. *J'ai enseveli*

15. Juin 1782.

251

Ma pauvre petite * * *, j'ai une plaie au cœur de ne l'avoir pas vue dans les derniers momens de sa maladie... Nous avons été depuis douze jours surchargés de malades agonisans, fort éloignés les uns des autres. Il est des momens où l'on ne peut satisfaire à tout: il nous reste trois malades à l'extrémité; les souffrances de deux sont inexprimables; l'une est une pauvre fille qui a non-seulement les membres, mais encore les os retournés, & avec cela trois plaies dangereuses; l'autre est un homme de trente ans, qui a la moitié du corps mort & l'autre moitié couverte du plus mauvais ulcère où est la gangrene depuis plusieurs jours; &c. La servante de Dieu étoit admirable dans les secours qu'elle donnoit aux moribonds; elle avoit une grace particulière pour les disposer à bien mourir. Quelques ecclésiastiques se sont cachés, de dessein prémédité, chez des malades pour l'écouter; & ils ont rapporté que rien n'étoit si touchant, ni de si convenable à la circonstance, que ce qu'ils ont entendu. Elle ne regrettoit pas les momens qu'elle donnoit alors à la charité; elle a passé plusieurs nuits auprès des mourans, & son courage alloit jusqu'à ensevelir les morts. On la voïoit sortir de la maison des pauvres, plus contente, plus flattée d'en rapporter les linges infects qu'elle avoit ôtés de leurs plaies, que ne le seroit une jeune personne de se voir enrichie des bijoux les plus capables de flatter sa vanité. Telles étoient ses œuvres de tous les jours; elles ne lui faisoient ce-

R 3

pendant

pendant pas négliger les occasions imprévues qui se présentent à sa bienfaisance. On se souvient encore de ce qu'elle fit pour un soldat qui avoit passé par les verges. Sans secours & sans ressource, après cette douloureuse flagellation, il en trouva dans les soins de la pieuse Demoiselle qui l'accueillit avec bonté, & lui procura tout le soulagement que son état demandoit. Sages de ce siècle, nous sommes à attendre encore le héros formé par vos leçons, que nous puissions mettre en parallèle avec ceux qu'ont formés la religion & la charité chrétienne. La bienfaisance n'est que sur vos lèvres & dans vos livres (a). Comparez ces faits avec ce qu'ont produit jusqu'ici vos maximes; & dites-nous, enfin, de quel côté est le courage, la tendre sensibilité, le véritable amour de ses semblables !,, (b)

Un autre caractère de la charité chrétienne est de cacher le bien qu'elle fait avec autant de soin que les philosophes prônent le leur. Il faut suivre l'esprit de l'Évangile que *la main gauche ignore les bonnes actions de la droite*; mais pour remplir les

(a) On parle tant de *bienfaisance*, d'*humanité*, de *vertu*, parce que ces choses deviennent furieusement rares. On croit y suppléer par l'amphale des mots... Les pauvres parlent toujours de richesses; les admirent, les desirent, & les croient voir là où souvent il n'en est que la brillante apparence.

(b) 1 Mai 1777. p. 26. — 1 Sept. 1781. p. 22, 25, &c. — 1 Déc. 1781. p. 494. — 15 Fev. 1782. p. 252.

vues & feconder les petits moiens de nos *bienfaifans*, il faut que le plus petit bien qu'ils font, foit proclamé dans les gazettes d'un bout de l'Europe à l'autre. (a). " A tant de mérites elle en joignoit un plus rare peut-être encore, & qui releve infiniment tous les autres, celui d'une humilité profonde. Ennemie des louanges, c'étoit la faire souffrir que de lui en donner. Elle avoit alors une adrefse particuliere pour détourner la conversation, fans qu'il parût rien d'affecté dans la maniere dont elle favoit s'y prendre. „

L'auteur finit par ces fages & touchantes réflexions. " Il y a des gens pour qui l'exemple des Saints femble avoir perdu fon énergie & fa force, à caufe, foit de l'éloignement des tems, foit de la diftance des lieux où ils ont vécu. Ce qu'on vient de lire s'eft paffé de nos jours, fous nos yeux, au milieu de nous, dans l'enceinte des murs de notre ville; nous ne craignons pas qu'on en ait embelli le récit, ni exagéré les détails: quel prétexte pourroit donc affoiblir en nous l'impreffion qui paroît devoir en être une fuite naturelle? C'eft fur vous, furtout, jeunes perfonnes, entre les mains de qui peut-être la curiofité feule a mis ce petit ouvrage, qu'il doit en opérer des falutaires. Un moment d'attention férieufe, fi vous voulez l'accorder de bonne foi, fuffira

(a) 1. Mars 1777. p. 392. — 1. Janv. 1780. p. 26. — 15. Nov. 1781. p. 485.

pour les produire. Comparez ce que devoit éprouver le cœur de Mademoiselle de Louvencourt, lorsqu'elle se trouvoit à la fin d'une journée toute remplie d'œuvres saintes, lorsqu'elle renroit chez elle après avoir porté la consolation & la paix dans les réduits obscurs où elle alloit chercher le pauvre pour panser ses plaies & essuier ses larmes, avec ce qu'éprouve le vôtre au moment de finir une journée donnée à la parure, à la dissipation, à la frivolité, ou au sortir des spectacles, des assemblées & des divertissemens profanes auxquels vous vous livrez ; comparez, pesez, & jugez : votre cœur saura vous parler ; il n'y a rien à ajouter à ce qu'il vous dira. Si des sacrifices aussi héroïques, des travaux aussi étonnans que ceux dont on vient de lire le récit, ne peuvent pas être proposés pour modèles à tout le monde, il n'est personne du moins qui n'en puisse recueillir des sentimens d'estime pour la vertu, d'horreur pour le vice, d'amour pour la piété ; il n'est personne à qui ils ne doivent inspirer le desir de vivre en Chrétien, & de s'éloigner de ce goût de luxe & de plaisir, & de cette dissipation étrange qui ont gagné toutes les conditions & tous les états. »





A poetical translation of the song of Salomon, &c. Traduction en vers du Cantique des Cantiques de Salomon, sur le texte hébreu; avec un discours préliminaire, des notes historiques, critiques & des éclaircissimens, par Madame Anne Francis. 1781. chez Dodfley.

Pour calculer les défauts de tout genre qui faillent dans cette traduction, & les faussetés innombrables qui distinguent les notes, dont la Dame hébraïsante bel-esprit a illustré sa version; il n'y a qu'à confronter cette production féminine avec la solide & pieuse explication que le grand Bossuet a faite de ce Cantique sublime, dans la collection de ses *Œuvres*, t. 1. p. 531.

A quoi ne sommes-nous pas réduits depuis que les femmes écrivent, mais sur-tout depuis qu'elles écrivent sur des matières de pure théologie & d'érudition sacrée! Autrefois elles se contentoient d'en caqueter à tort & à travers; si le monde n'en alloit pas mieux, il n'en alloit pas beaucoup plus mal; le son de leur gazouillage s'évanouissoit avec celui des hirondelles, & il ne restoit point de monument de leur brillant favori.

Aujourd'hui tout cela est confié dans des livres, que les épiciers laisseront peut-être échapper à leurs recherches, & que dira la postérité quand elle verra le jaspinage de

nos Belles sur les vieux livres hébraïques & syriaques ? Cet effort de génie ne doit pas néanmoins surprendre depuis qu'on a vu des savantasses, des hommasses, qui vous parleront tout comme un pédant formé dans les écoles de médecine & de chirurgie, du Pancréas, du Mésentère, de l'Epiploon, du Tissu cellulaire, de la région hypogastrique, &c. &c. Qui diroit qu'après de telles merveilles un auteur moderne (*Mr. Rétif de la Bretonne*) qui se pique de donner des leçons pour l'éducation des femmes, a osé s'exprimer en ces termes, dans un des contes de sa deuxième livraison des *Contemporaines* en 4 vol. in-12, qui viennent de paraître. " Le mieux seroit que les femmes ne
 „ fussent pas lire, qu'elles fussent obligées
 „ d'avoir recours à leurs maris pour savoir
 „ le jour de la semaine, & le nom du
 „ Saint dans l'almanach (a) „. Et dans un autre endroit, en parlant de la liberté indéfinie, à laquelle aspirent nos Dames françoises, il ajoute: " Nos galans philosophistes,
 „ presque tous célibataires, espérant que le
 „ choix pourra tomber sur eux, étaient leurs
 „ prétentions, les publient, les naturalisent,
 „ les légitiment dans leurs petits vers miel-
 leux,

(a) Fontenelle, rencontrant un de ses amis qui venoit de se marier, lui demanda si sa femme étoit jolie. Elle est très-aimable, elle a de l'esprit, des connoissances. *Ce n'est pas et que je vous demande*, repliqua Fontenelle, *est-elle jolie? Une femme n'est obligée qu'à cela.*

„ leux, dans leur prose fémillante, & dans
 „ leurs jolies petites comédies-ariettes, que
 „ l'enfer confonde!... Voiez toutes nos fem-
 „ melettes se rengorger en sortant de-là, por-
 „ ter la tête haute, jeter sur leurs maîtres,
 „ un regard de dédain, &c. „ Il est vrai
 qu'Arnolphe dans l'Ecole des femmes, exige
 d'Agnès :

En un mot, qu'elle soit d'une ignorance ex-
 trême ;

Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
 De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre & filer.

Il est vrai qu'un ancien duc de Bretagne
 avoit formé le même vœu pour une fille du
 Roi d'Ecosse qu'il devoit épouser (a) ; il est

(a) On pourroit permettre une exception rare en faveur des femmes qui unissent un grand fonds de vertu, de religion, de modestie, à un esprit juste, vrai & solide, capable d'apprécier le bon & mauvais usage des sciences, & de les concilier avec les soins domestiques, tâche indispensable de la femme forte *. J'en ai connues qui allioient tout cela ; mais on peut bien dire : *procul & de ultimis finibus* : aussi ne songeoient-elles à rien moins qu'à traduire & à commenter le *Cantique des Cantiques*. Il est bien vrai qu'il en est, à quelques égards, des hommes comme des femmes. Les esprits vains & foibles trouvent dans la science le germe des vices & de la folie. Mais la vanité & l'ostentation sont plus communes chez le sexe. Et de plus, l'Auteur de la nature aiant formé la femme pour être la compagne fidele de l'homme, mere de famille, administratrice vigilante des affaires domestiques, dont une partie de la vie se passe dans les peines & les embarras de

* Prov. 31.

vrai que J. J. Rousseau lui-même a un morceau très-énergique & très-éloquent contre les femmes beaux-esprits qui font, dit-il, le fléau de leurs maris, de leurs enfans, de leurs amis, de leurs valets, de tout le monde; il est encore plus vrai que nos Livres saints sont remplis de maximes à peu près semblables, plus fortes même, & que l'auteur du livre de la Sagesse va jusqu'à dire: *la folie d'un homme vaut mieux que la sagesse d'une femme*; il est vrai enfin que dans tous les pays, dans tous les tems, & même de nos jours, des personnes d'un très-bon sens ont vu & senti les conséquences bien dangereuses dans l'instruction peu réfléchie des femmes. Mais comment oser fronder, sous peine d'être hué, sifflé, moqué, traité comme les *Arnolphys* de toutes les comédies possibles, les éloges emphatiques répandus à pleines mains sur les femmes savantes dans toutes les plus élégantes brochures du jour?

de la procréation & de la première éducation des enfans; il lui a refusé des dispositions à une chose qui l'éloigneroit de sa destinée.



Anti-méphitique, ou moïen de détruire les exhalaisons pernicieuses & mortelles des fosses d'aïfance, l'odeur infecte des égouts, celles des hopitaux, des prisons, des vaisseaux de guerre, &c, avec l'emploi des vaïdanges neutralisées, & leur produit étonnant. Par Mr. Janin, médecin-oculiste de la ville de Lyon. Paris 1782. 1 vol. in-12.

SI l'on en croît la première annonce de cet ouvrage, " il offre des moïens bien simples, quoique cherchés depuis longtems, pour faire disparoître tout ce qu'ont de dangereux les miasmes qui s'élevent des égouts, des caveaux & des fosses d'aïfance. Les matières les plus fétides peuvent en être extraites, sans que l'athmosphère soit corrompue, & les tas que l'on peut en former pour l'utilité de l'agriculture, n'affectent l'odorat d'aucune manière désagréable. Il ne s'agit que de jeter 7 onces de vinaigre commun dans une fosse, pour la désinfecter entièrement ". Par la défiance générale que j'ai conçue envers toutes les découvertes de ce siècle, j'ai différé de faire mention de celle-ci, jusqu'à ce qu'elle fût pleinement constatée. Ce retard m'a épargné une rétractation, car je viens de lire dans la meilleure de nos feuilles périodiques ce qui suit :

« Nous avons annoncé, dans la feuille de

Aff. & ann.
24 AVRIL
1782.

20 Mars dernier, l'*Anti-méphitique*, &c. La brochure de Mr. Janin, auteur de cette découverte, avoit été publiée par ordre du gouvernement. Il en paroît une autre aujourd'hui en 25 pag. in-8°, imprimée par ordre du Roi. Elle est intitulée: *Détail de ce qui s'est passé dans les expériences faites par Mr. Janin, les 18 & 23 Mars, en présence des commissaires réunis de l'Académie royale des sciences & de la société royale de médecine.* Le résultat de la 1^{re} expérience, faite le 18 Mars, est qu'une de ces fosses d'aissance qu'on appelle *bonnes*, c'est-à-dire, exemptes du méphitisme, aiant été livrée en présence des commissaires des deux compagnies, de deux commissaires au Châtelet & de plusieurs préposés de la police, à Mr. Janin qui a fait dans la fosse toutes les projections de vinaigre qu'il a jugées convenables, qui en a mis en évaporation sur les bords & aux environs, autant qu'il en a voulu, a été délaissée après quelques heures de travail " parce qu'on a pensé qu'il seroit " inutile de le continuer davantage, puisque " la fosse étant bonne, il n'y avoit pas de méphitisme à détruire. Alors Mr. Janin avoit employé 18 pintes de vinaigre. Jusques-là on n'avoit pu juger de l'effet de ce moien, que relativement à l'odeur de latrine, qui n'avoit été que foiblement enlevée dans le voisinage de la fosse, & qui subsistoit dans la maison & dans les environs. La fosse, en cet état, fut abandonnée aux ouvriers des ventilateurs, qui l'ont vidée par leurs moïens ordinaires sans inconvéniens ". La 2^e expérience a été faite le 23 Mars en présence des mêmes personnes, sur une fosse regardée comme *mauvaise*, c'est-à-dire, capable de causer des exhalaisons méphitiques, toujours pernicieuses, quelquefois mortelles. Il en est résulté que, malgré tous les moïens pris par Mr. Janin, à qui l'on avoit également livré cette fosse pour en disposer à son gré, dès que la 27^e tinette (vaisseau ainsi appelé dans lequel on verse la vanne ou matière liquide) fut remplie, un ouvrier qui

avoit laiffé tomber son feau dans la foffe, & qui y defcendit pour le ramaffer, chancela bientôt fur l'échelle, tomba dans la foffe, & lorsqu'on l'en retira, on ne put le rappeler à la vie; ce qui ne peut être que l'effet de la vapeur meurtriere de cette foffe. Un fecond ouvrier, qu'on defcendit avec une corde pour aller au fecours de fon camarade, fut bientôt frappé d'afphyxie. On le retira avec beaucoup de peine; il étoit fans pouls, fans refpiration & fans mouvement apparent; mais on a été affez heureux pour le rappeler à la vie au bout de 20 minutes. Un troifieme ouvrier qui, après avoir été lié, defcendit dans la foffe, perdit auffi bientôt connoiffance: mais dès qu'on l'eut remonté, il ne tarda pas à fe remettre. Enfin un quatrieme ouvrier fe fentit d'abord incommodé; mais s'étant remis, il voulut defcendre une feconde fois, & il parvint à retirer celui qui étoit tombé dans la foffe. Plufieurs des commiffaires & d'autres perfonnes ont été très-incommodés, & ont éprouvé plus ou moins longtems & plus ou moins fortement une partie des fymptômes occafionnés par les vapeurs dangereufes des foffes d'aifance. Quelques-uns même ont eu bien de la peine à fe rétablir. On ajoute à la fin de cette brochure que " ce " détail n'eft, pour ainfi dire, que provifoire, " & feulement en attendant que l'une & l'autre compagnie (l'académie des fciences & la fociété de médecine) communiquent à Sa " Majesté, &, fi elle l'ordonne, au public, " un rapport plus circonftancié, avec les " réflexions & les obfervations auxquelles ces " expériences ont donné lieu ". D'après ces deux expériences, il paroît donc décidé que le vinaigre n'a aucune efficacité pour détruire les vapeurs mortelles des foffes d'aifance. "



Malgré le desir sincere que j'ai d'obliger des litterateurs estimables en plaçant dans le journal les pieces qu'ils m'adressent à cette fin, je suis dans l'impossibilité absolue de le faire, quand ces pieces sont relatives à quelques différens avec d'autres auteurs ou avec quelques périodistes. En publiant leur apologie, je me mettrois dans le cas de devoir combattre pour eux, ou du moins de faire du journal un champ où les contendans déploieroiént librement leurs forces. Ce qui est absolument incompatible d'un côté avec mes occupations, & de l'autre avec la nature & le but du journal. — Je dois derechef prier, qu'on me dispense de repondre aux lettres; ce devoir d'honnêteté & de politesse auquel je me rendrois bien volontiers, n'est point pour moi dans l'ordre des choses possibles.

Le mot du Logogriphe françois est le *Calcul*: où l'on trouve *Luc, cal, lac.*

Celui du latin est *Hortus*, dans lequel on trouve *Hus, rus, torus, ortus.*

M On mérite se borne à fort peu de paroles,
 Semblables la plupart, aux vaines fariboles.
 Je ne suis pas du goût des esprits délicats:
 Si j'ai quelque crédit, souvent c'est chez les faits.
 Je suis bien différent dans l'écriture sainte,
 Où j'instruis un chacun sans aigreur & sans feinte.
 Mes conseils, inspirés au plus sage des Rois,
 Sont toutes vérités, sont d'immuables loix.
 Chaque trait y dévoile une sainte maxime,
 Et prescrit à tout homme un excellent régime.

NOUVELLES



NOUVELLES POLITIQUES.

R U S S I E.

PETERSBOURG (le 30 Avril.) La cour a pris un deuil de 8 jours à l'occasion de la mort de la princesse Sophie de France, tante du Roi T. C. — L'Impératrice vient de nommer conseiller de la chancellerie avec rang de colonel M^r. Pierre de Malzow, son secrétaire de légation à la cour de Prusse, où il continuera de faire les mêmes fonctions. — En conséquence d'un ordre suprême, adressé au sénat dirigeant, il est recommandé de prendre connoissance de tous les étrangers qui viennent en Russie & de leur permettre de s'y établir au cas qu'ils le desirent.

M^r. de Bibikow, un des aides-de-camp de S. M., fut arrêté le 22 au soir. On ignore jusqu'à présent ce qui a pu lui attirer sa disgrâce: en attendant on le traite comme prisonnier d'état, & l'on assure que l'inquisiteur secret Tschiskow lui a déjà fait subir plusieurs interrogatoires.

Un courrier, chargé des dépêches de M^r. Simolin, notre ministre à Londres, est arrivé ici hier, apportant les conditions fondées sur le traité de 1674 entre la Grande-Bretagne & les Provinces-unies, auxquelles ce dernier

Etat pourroit faire la paix avec le premier sous la garantie de notre Souveraine.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE (le 30 *Avril.*)

On apprend de Belgrade que tout y est dans la plus grande confusion. On se flattoit que la tranquillité y seroit rétablie à l'arrivée d'un nouveau bacha , dont la sévérité sembloit devoir contenir les mutins. Cependant le parti de Hallil continuoit à y exercer beaucoup de cruautés : surquoi on avoit appelé du secours. Ce boute-feu qui en eut connoissance le 8 Avril , fit sortir aussi-tôt de la forteresse 200 hommes pour aller à la rencontre de Hagi-Mufta qui venoit avec un nombre considérable de troupes , mettre les habitans de la Servie à couvert de ses vexations. A peine ce corps fut-il arrivé à Oftruniza , endroit voisin de Belgrade , que l'impatient Hallil , sans prendre information sur le nombre des troupes qui montoient à 5000 hommes & qui avoient sçu se cacher habilement , s'avança & donna dans le piège ; les 200 hommes furent tous sabrés sur la place : on vit quantité de cadavres jettés sur la rive où ils flottoient. On fait monter à 500 hommes le nombre de ceux qui dans cette scène sanglante furent tués dans la ville , où les gens de Hagi-Mufta pillèrent 80 maisons. Le frere de Hallil , son compagnon le plus fidele , fut aussi la victime de sa témérité & on ne retrouve plus Hallil ;

15. Juin 1782.

265

plusieurs pensent qu'il se tient caché: le Mufti même a pris la fuite & le chef des Janissaires a été arrêté. Nos derniers avis de Belgrade mandent que la haute & basse forteresse étoient encore fermées le 12, & que tous les canons étoient braqués: on est curieux de savoir la fin de cette sanglante affaire.

Il est arrivé à Traunick un Tartare avec l'ordre du Grand-Seigneur au bacha de la province de Bosnie d'envoier à Constantinople tous les vieux canons pour être refondus, en ajoutant qu'il en recevroit d'autres, qui feroient plus en état de servir. On s'est d'abord allarmé; mais on fait à n'en plus douter que cet ordre n'a rien de relatif à une rupture; que les différens survenus entre la Porte & la Russie sont raccommodés & que c'est aux sages négociations de Mr. le baron de Herbert, internonce de la cour de Vienne près de la Porte, que nous devons cette tranquillité qui regne en Bosnie. Les Musulmans n'étant guere inclinés à la guerre connoissent peut-être mieux que les autres nations les avantages de la paix. Aussi ont-ils bien perdu de cet esprit guerrier qu'on leur prêtoit, lorsqu'on les appelloit encore Sarrasins. Dans ces tems reculés il étoit plus aisé d'être vaillant, d'autant que des bras vigoureux & des épées tranchantes décidoient du sort des combats; mais comme depuis l'invention du canon, un homme foible commande avec autant d'avantage que l'homme le plus robuste, un pere de famille, qui

a 5 à 6 femmes & nombre d'enfans à nourrir, ne souhaite rien moins que la guerre. (a)

ESPAGNE.

MADRID (le 10 Mai.) Les préparatifs qui se font pour le siège de Gibraltar sont des plus formidables; il se fait de tous côtés tant par mer que par terre des transports considérables d'artillerie & de munitions de guerre pour le camp de Saint-Roch; & il part journellement des troupes pour la même destination. M^r. d'Arçon, ingénieur françois, & qui a inventé de nouvelles batteries flottantes, est retourné au camp, après avoir eu ici pendant quelques jours des conférences avec les ministres du Roi. L'on assure que ces nouvelles batteries, en faisant un effet terrible, produiront un succès désiré; elles sont construites de manière que les boulets & les bombes n'y pourront causer aucun dommage, tandis qu'elles feront un feu si furieux & si destructif que les alliés ne pourront y résister.

(a) Si les Turcs sont de cet avis, tous les soi-disans Chrétiens ne le sont pas. Depuis que la population a exalté toutes les têtes, il faut bien accréditer les moyens de nous en délivrer, lorsqu'elle devient excessive. Pour cela il n'y a rien de mieux que la guerre. Aussi le bon abbé Jérusalem, si célèbre aujourd'hui parmi les docteurs protestans, nous apprend-t-il bien sérieusement, que la guerre est destinée par la Providence à dévorer le superflu de la race humaine.

15. Juin 1782.

267

Mr. de Guichen est rentré de sa croisière sur l'isle Madere, le 46^e. jour de son départ. Il avoit été dans ces parages pour y surprendre un convoi anglois escorté par 5 vaisseaux de guerre qu'il n'a pas rencontré. Mr. de Guichen a pris 6 bâtimens marchands, évalués environ 400 mille piaftres; 5 sont entrés dans la rade, le 6^e. coulant bas d'eau, a été escorté par le St. Paul, vaisseau de ligne, qui est aussi rentré avec sa prise. Il y a actuellement dans notre rade 35 vaisseaux de ligne sans compter les 5 de Mr. de Guichen. Ils sont tous de l'eau & des vivres, les uns pour retourner en croisière, les autres pour aller couvrir le siège de Gibraltar. Les principaux constructeurs de ce port sont partis pour Algéiras: ils y conduisent tous les calats dont ils ont besoin pour les bâtimens qui doivent être doublés; ce qui avancera beaucoup les travaux déjà commencés. On assure que D. Barcelo a obtenu le commandement des forces de mer du blocus de Gibraltar, & qu'il a été élevé au grade de lieutenant-général.

Les nouvelles du camp de St. Roch vont jusqu'au 23 Avril, & portent ce qui suit:

Le 17 Avril. Ce soir, il est entré à Algéiras un de nos croiseurs postés à Tanger avec un paquebot suédois, qui paroïssoit destiné pour Gibraltar. Ce jour-là nous avons eu aux travaux de la ligne un soldat mort & deux blessés légèrement. La nuit on a continué ceux qui se font entre les batteries de St. Martin & de St. Pascal; & nous avons eu trois blessés, dont l'un mortellement. Les 18 & 19 Avril. L'on a poursuivi sans perte

les ouvrages commencés. Le 20 Avril. Dès que le jour commença à paroître, l'on signala de la Tour à la Pointe-Carnero un bâtiment ennemi; & le même signal fut répété jusqu'à 7 heures du matin, lorsqu'on vit paroître une frégate angloise. Deux de nos chebecs, qui étoient de garde à la Pointe, ne purent malheureusement mettre au large que lorsque la frégate avoit déjà gagné le milieu de la baie. Les chaloupes-canonnières mouilloient alors au Rio-Palmones; & avant qu'elles fortiffent avec d'autres bâtimens d'Algésires, la frégate angloise avoit jetté l'ancre dans le port. L'on a observé ces jours-ci, que les Anglois ont fait différens essais avec une des chaloupes-canonnières neuves, qui leur ont été apportées d'Angleterre, & qu'ils ont armée d'un canon, puisqu'on les a vu fortir avec elle & rentrer au mouillage. Le même jour, le tems s'étant éclairci, l'on reconnut vis-à-vis du Pegnon 5 de nos vaisseaux de guerre & une frégate, qui avoient été en croisière dans le Détroit, mais que la violence du vent en avoit éloignés. S'ils étoient venus peu d'heures plutôt, la frégate angloise n'auroit pas gagné si aisément la baie de Gibraltar. La nuit l'on continua les travaux comme de coutume; & nous eumes un homme tué & deux blessés légèrement. Le 21 Avril. Au matin l'on aperçut encore notre escadre, mais le soir on la perdit de vue; de sorte que l'on suppose qu'elle s'est rendue à Malaga. Le 22, il ne s'est passé rien de particulier. Nous avons eu un canonnier tué & trois blessés, dont un grièvement. Le 23. L'on apprend, qu'une partie des troupes de Mahon est déjà arrivée à Malaga, pour venir renforcer notre camp.

I T A L I E.

R O M E (le 12 Mai.) L'arrivée du Pape à Venise pouvant être reculée jusqu'au

15. *Juin* 1782.

269

16 de ce mois, le gouvernement y a jugé à propos de différer jusqu'au lundi de la Pentecôte la cérémonie des épousailles du Doge avec la mer adriatique, laquelle auroit dû se faire le jour de l'Ascension.

Le souverain Pontife n'est attendu que vers la mi-Juin; & le lundi suivant, Sa Sainteté tiendra un consistoire, dans lequel elle notifiera au Sacré-College quelle a été l'issue de son voyage. On dit, que lors de son séjour à Vienne, le St. Pere expédia, à la réquisition du Grand-Duc de Toscane, un bref portant suppression de 17 couvents dans l'Etat de Sienne.

Il a paru depuis quelques jours entre la plage de Saint - Severe & l'endroit dit les petits-écueils, une demi-galiothe algérienne qui à peu de distance de Civita-Vecchia s'est emparée d'un bâtiment genois, aux ordres du patron Grasso, qui avoit chargé dans ce port pour le compte du sieur Venturi, capitaine d'un navire mahonnois, 150 caisses d'étain, du sucre, du café & autres marchandises, & principalement 15 caisses d'effets de valeur, pour les transporter à Naples. Ce capitaine s'est sauvé dans l'esquif avec tout l'équipage, qui peu de tems après est entré dans le port de Civita - Vecchia. La galiothe algérienne après avoir fait cette prise, s'est encore emparée dans les mêmes eaux d'un autre navire genois commandé par le capitaine Odero avec une cargaison de 1300 mesures de grain pris à Girgenti en Sicile, destinée pour la ville de Genes. Le capitaine &

l'équipage se sont aussi sauvés dans la chaloupe, & se sont réfugiés dans le même port de Civita-Vecchia ; les Algériens ont amariné leurs prises, & ont fait voile vers l'Afrique.

NAPLES (le 7 Mai.) Le Roi a fait à la Reine un présent de 25 mille ducats à l'occasion de ses couches. Le 4, fête de la translation du sang de St. Janvier, protecteur de cette ville, la liquéfaction s'en est faite comme à l'ordinaire, en approchant de son chef les phioles qui en sont remplies.

Il a été arrêté un plan pour l'entretien de la route royale qui conduit de cette ville à Rome, & les travaux en ont été répartis dans les différentes communautés qui se trouvent sur cette route. On en a fait monter le prix à 24 mille ducats, qui seront employés à cet objet sur le pied de 8 mille ducats par an.

On a appris de la petite ville d'Ortona, dans l'Abruzze-citérieure, que le 25 Février à environ cinq heures du soir, dans presque toute l'étendue de la ville qui regarde la mer, plusieurs fabriques & bâtimens parurent ébranlés dans leurs fondemens, & qu'à trois heures de la nuit suivante, une colline chargée d'arbres n'offrir tout-à-coup qu'un gouffre effrayant. Un terrain couvert de neige se précipita rapidement dans la mer, & y forma une longue péninsule de trois cents pieds environ de longueur & de 1200 de largeur. Ce qu'il y a eu de plus étonnant, c'est que cette terre entraînée avec la plus grande violence vers les rivages & à travers les écueils qui les bordent, y fit élever l'eau à plus de sept brasses au-dessus du niveau de la mer. La

colline, au haut de laquelle est située cette malheureuse ville, est détruite à un tel point, qu'on ne peut sans effroi considérer des fenêtres des maisons la profondeur de l'abyme ; ce qui paroît rester encore en entier, menacé de tomber d'un moment à l'autre dans le gouffre, puisque l'appui de ces maisons se trouve excavé, sans qu'on puisse en assurer les fondemens par quelques murs ou piliers. Les habitans de la ville emportent leurs effets les plus précieux, les mères chargées de leurs enfans, les impotens même, tout fuit un séjour qu'il ne sera plus possible d'habiter, & où une plus longue demeure leur feroit courir le risque de la vie.

MILAN (*le 10 Mai.*) Sa M. l'Empereur a accordé à son ministre plénipotentiaire le comte de Firmian la charge de commissaire impérial en Italie, dont jouissoit le prince de Kevenhuller ; lui enjoignant de continuer l'exercice de ses autres emplois, & d'en recevoir tous les émolumens.

Par ordre suprême on a accordé une prolongation de deux mois à tous les religieux & religieuses de cet Etat, qui dans le terme de trois mois devoient quitter leurs couvens ou communautés & se retirer dans d'autres maisons en conséquence des ordonnances précédentes. Et M^r. notre archevêque a obtenu du Pape la permission de relever de leurs vœux tous les individus des couvens supprimés, qui voudront vivre en séculiers.

MALTE (*le 30 Avril.*) Le 29 du mois dernier, dans un conseil d'état extraordinaire

ordinaire , on a lu le plan de fondation d'une nouvelle langue que propose l'Electeur de Baviere , & qui a été apporté ici par M^r. Minucci , ambassadeur de S. A. E. Les commissaires nommés pour examiner ce plan & pour en rendre compte , sont Mrs. les baillis de Souza , Vincentini , de Belmont , & de Flaxelander. On ne doute pas que cette affaire n'ait tout le succès que desire l'Electeur de Baviere , & dans ce cas , cette nouvelle langue remplacera celle d'Angleterre.

Le Grand-Maitre vient de conférer , de grace magistrale , la commanderie de Jalez , dépendante du grand prieuré de St. Gilles , au bailli de Suffren , général actuel des galeres de la religion , avec 1200 livres de pension en faveur du commandant de Suffren St. Tropez , son frere. Celui-ci , en l'absence du bailli , commande l'escadre de nos galeres , en qualité de capitaine de pavillon.

A L L E M A G N E.

VIENNE (*le 15 Mai.*) Mgr. le Duc regnant de Wurtemberg-Stuttgart arriva le 5 de ce mois en cette capitale sous le nom de comte d'Aurach. Le 6 , S. A. Sér. alla chez l'Empereur & chez Mgr. l'Archiduc Maximilien , qui l'après-midi se rendit chez M^r. le comte d'Aurach. S. M. Impériale s'y rendit aussi vers le soir ; mais il n'étoit pas chez lui , il étoit allé faire visite à quelques personnes de la premiere noblesse. Le 9 , il fit une seconde visite à S. M. l'Empereur. Il

a paru successivement aux assemblées chez le prince de Collorédo, vice-chancelier de l'Empire, & il a honoré de sa visite quelques ministres étrangers, ainsi que plusieurs personnes de la noblesse. Le 11, il alla voir le château de Schoenbrunn & revint dîner chez le prince de Kaunitz-Rittberg, chancelier de cour & d'état. Le 13, il passa à Neustadt pour y observer l'institut célèbre de l'école militaire &c.

On parle de beaucoup de changemens dans diverses parties de finance : à l'expiration du bail des Juifs pour le tabac, cet objet sera mis, dit-on, en régie au compte du Souverain, qui par une diminution du prix, fera jouir ses sujets du profit que les fermiers retiroient. Les droits de douane qui ont été perçus jusqu'ici pour S. M, seront mis en ferme à l'exception de plusieurs articles sur lesquels les droits seront supprimés, pour l'avantage du commerce. Le nombre des employés à ces perceptions sera considérablement diminué. — L'Empereur a établi une caisse pour les biens des couvens qui ont été abolis ou qui pourront l'être dans la suite, & l'a mise sous la direction de plusieurs ecclésiastiques. L'emploi de ces biens n'aura pour objet que l'avantage de la religion. La vente des vins des chartreuses de Mauerbach & de Goming a produit 70,000 florins.

Il n'est plus douteux que l'Empereur ne soit déterminé à faire démolir les places fortes de sa domination; mais il en excepte celles de Vienne, d'Olmütz, de Brünn, de

Prague, d'Egra, de Kœnigsgræts, de Thérésienstadt, de Braunau, de Brody, de Zamosc, de Bude, Munkács, Arad, de Carlsbourg, de Dewa, de Temeswar, de Méadia, Esseck, de Peterwaradin, Gradisca, Carlsstadt, de Kufitein, Mantoue, Castellazzo, de Luxembourg & d'Anvers.

On apprend de la Croatie, qu'on y est à la veille d'une grande entreprise pour cette province, laquelle fera aussi avantageuse au pais qu'honorable à celui qui l'a formée. Le baron de Taufferer a demandé à la cour de Vienne la permission d'ouvrir un commerce de bois de construction pour Constantinople. Ce bois chargé en Croatie passeroit de la Save dans le Danube, & de-là par la mer noire pour la capitale de l'empire ottoman. Il est à présumer que la Haute-Hongrie féconde en forêts, seconderoit cette nouvelle branche de commerce, & suivroit même un tel exemple, puisqu'elle a l'avantage de faire passer son bois sur la Wagg jusqu'à Comore & de-là sur le Danube. Un pareil commerce dont le succès n'est pas douteux, feroit mieux sentir aux habitans la valeur du bois que l'on prisoit si peu.

Il est mort dans le comitat de Weiffembourg, ou Albe-Julie deux hommes qui se ressembloient parfaitement : nés le même jour, ils tombèrent malades & moururent le même jour. La comtesse de Czekelick, Dame de Tibor, les a fait déposer dans un même tombeau.

* Extrait du courier du Bas-Rhin. N°. 43. p. 351.

„ Notre amour pour la vérité, & notre

15. Juin 1782.

275

„ respect particulier pour le souverain Pon-
„ tife , pour sa dignité éminente de Chef de
„ l'Eglise catholique & pour les qualités ai-
„ mables de son esprit & de son cœur , exi-
„ gent de nous que nous rétractons ici
„ quelques faussetés qu'on s'est plu à répan-
„ dre dans le public au sujet du voiage &
„ du séjour de S. S. à Vienne. Ces remarques
„ nous ont été fournies par une personne
„ très-respectable qui est sur les lieux , qui
„ a approché souvent le St. Pere , & qui a
„ été par conséquent à portée de connoître
„ la vérité des faits. „

„ *Personne* , dit le garant que nous citons ,
„ *n'a pu ignorer à Vienne combien de monde*
„ *alloit chez le St. Pere ; & l'assertion , des*
„ *portes condamnées pour ne laisser qu'une*
„ *seule entrée , est aussi fausse , que celle de la*
„ *garde , commandée par un lieutenant des pré-*
„ *vôts , est indécente. „*

„ *Il est également faux que le cortège ait ja-*
* *mais été accompagné par le guet. „*

„ *Tout le monde a rendu justice au désinté-*
„ *ressement du St. Pere ; & la prétendue pen-*
„ *sion qu'il a acceptée par mois & pour sa vie*
„ *est purement gratuite de la part de quelques*
„ *correspondans mal-instruits ou de mauvaise*
„ *foi. „*

„ *Il est tout aussi faux qu'il ait été offert au St.*
„ *Pere & qu'il ait accepté une croix de 200,000*
„ *florens (a) , ni aucun présent quelconque , ni*

(a) Nous avons aussi parlé de ce don d'a-
près les récits les plus circonstanciés & qui
paroissoient ne se prêter à aucun doute (15
Mai , p. 126). Un prélat respectable & très-
bien

„ même le diplôme de prince de l'Empire pour
 „ son neveu. „ (b)

„ Les cardinaux Firmian & Bathiani n'ont
 „ rien dû paier pour recevoir le chapeau de
 „ cardinal; & on défie qui que ce soit de dire
 „ le contraire. „

„ Quant aux requêtes, le St. Pere en a reçu
 „ publiquement des centaines. „

„ Nous favons bon gré à la personne qui
 „ a bien voulu nous mettre à même de dé-
 „ truire des faussetés, que nous avons mal-
 „ heureusement contribué à répandre; & nous
 „ attendons de ceux de nos confreres qui au-
 „ roient puisé à la même source, qu'ils ren-
 „ dront hommage à la vérité avec le même
 „ empressement & la même docilité que nous,
 „ en se rétractant également. „

Extrait d'une lettre d'Ausbourg du 7 Mai.

Sa Sainteté arrivée sur le territoire d'Ausbourg le 2 de ce mois, y trouva Son Altesse Electorale qui l'attendoit dans une voiture de gala. Sa Sainteté se plaça au fond, l'Electeur vis-à-vis. Elle s'approcha ainsi de la ville, escortée d'une cavalerie nombreuse tant de troupes réglées que de bourgeois que la ville avoit fait habiller en uniforme, accompagnée d'un peuple infini. Le tems étoit des plus beaux. A l'entrée de la ville étoit tout le clergé sécalier & régulier, qui après avoir reçu la bénédiction du Pontife, marcha dans le plus bel ordre & avec beaucoup

bien instruit, vient de nous assurer que rien n'est plus parfaitement faux.

(b) Ce diplôme a été offiert, mais le St. Pere ne l'a point accepté pour des raisons que S. M. a agréées. *Dern. Journ. p. 195*

15. Juin 1782.

277

soup de modestie au devant du carrosse chantant des hymnes & des pseumes au son de toutes les cloches des églises catholiques & au bruit de l'artillerie des remparts. Le St. Pere fut conduit à la cathédrale où le Te Deum fut chanté, après lequel il donna la bénédiction. Nos illustres à seize quartiers porterent le dais sur lui. Tout cela se passa parfaitement bien & graces à Dieu sans le moindre accident.

Le vendredi 3 Mai, le St. Pere dit la Messe à la cathédrale, à l'issue de laquelle il admit les Dames dans la sacristie & lui baiser la main ou plutôt le gant de laine qu'il porte. Sa préparation à la Messe est toujours d'une petite demi-heure & la Messe qu'il célèbre avec une piété extraordinaire est d'environ 35 minutes, après quoi il entend encore la Messe de son confesseur en action de graces. Le reste du jour se passa à donner des audiences & des bénédictions au peuple; il reçut aussi ce jour-là de la part de la ville les présens qu'on a coutume de faire aux Empereurs. Remarquez que la ville & le magistrat sont moitié protestans; le syndic qui le harangua l'appelloit Sanctissime Pater, Potentissime Princeps. Le Pape y répondit pendant près d'un quart d'heure ex abrupto avec tant de présence d'esprit, de justesse & d'éloquence que chacun en resta stupéfait. Le samedi 4 Mai, le St. Pere dit la Messe dans l'église de St. Ulric, & alla prier long-tems sur le tombeau du St. Evêque, le premier qui ait été solennellement canonisé

nisé. De-là il alla visiter la bibliothèque de la ville où il fut encore harangué par un député du magistrat ; puis vint le bibliothécaire luthérien , recteur du gymnase , qui se mit à genoux devant lui , & lui fit un compliment qui ressembloit à une profession de foi catholique , de sorte que je craignois que les régens & prédicans ne l'assommassent à coup d'in-folio. Il appelloit le Pape entr'autres *Successorem divi Petri Apostolorum Principis , universæ Ecclesiæ Christianæ Caput supremum , Christi in terris Vicarium* (a). Le Pape montra en cette occasion

(a) Tout le compliment de Mr. Mertens a quelque chose de remarquable. On le lira avec plaisir quoiqu'écrit d'un style verbiageur & embarrassé , qui sent l'éloquence teutonico-predicantico-protéstante. *O me felicem terque quaterque beatum ! cui Pontificem maximum Pium VI , delicias generis humani , Patrem Sanctissimum , summum Religionis Christianæ antesignanum , ad tollenda mortalium incommoda natum , felici sydere urbe nostrâ transeuntem , intimis medullis commoto , intueri , & pedes illius sanctissimos osculabundo bibliothecæ augustanæ templum reserare contigit.*

Permagnum concilias Beatissime Pater hæc tuâ salutatione clementissimâ splendorem rebus nostris , de qua salutatione prædicanda nulla unquam conticescet posteritas. Intellego , Beatissime Pater , intelligo muneris mei gravitatem , quod te presente summo litterarum & artium tutelari genio administrem & tractem. Sed minus infeliciter aggredi solet ardua , qui & libenter adgreditur , & suscepti negotii pondus haud ignorat. Quis enim non metuat eum oratione compellere , qui quanto mortales ceteris animantibus antecellunt,

occasion combien il étoit cannoisseur en fait de bibliographie, histoire, antiquité &c. Le reste du jour comme la veille. Le Pape ne mange qu'une fois & c'est à 5 heures du soir. En voïage quelque fois beaucoup plus tard, c'est-à-dire, à 9 ou 10 heures; jusques-là il reste à jeun; il mange toujours seul. Dimanche 5 Mai, jour de St. Pie V, fut un jour à jamais mémorable pour la cathédrale d'Ausbourg. Le Pape assista pontificalement à la Grand'Messe chantée par l'Electeur. La fonction se fit précisément comme à Rome. En venant de la chapelle où il s'habilla, & en y retournant le Pape avoit la tiare en tête; c'étoit la chose du monde la plus auguste. Personne qui ne se soit senti attendri, édifié, &c. Après la Grand'Messe le Pape donna encore la bénédiction.

tanto ipse mortales universos & majestate & pietate in Deum superat, & inter homines prorsus ecclesie quoddam agit numen?

Atamen singularis quedam nature tue & incredibilis humanitas divinius tibi data, qua quidem illam ipsam superas magnitudinem tuam, qua superas & magnos, non solum publica totius orbis voce predicata, verum etiam ipsa, quod ajunt, fronte, totoque corporis habitu relucens, mihi tantum addit fiducia, ut nec ipse infima sortis homuncio dubitem, bibliothecæ nostræ cymelia & libros rariores oculis tuis subicere acutissimis.

Sanctitatem verò tuam universæ reipublicæ christiænæ quàm diutissime servet incolumem, semperque felicibus incrementis in majus provehat idem, qui te donavit orbi terrarum Jesus Christus ter Optimus, Maximus. Dixi.

II. Part.

diction & l'absolution générale au peuple sur
 le balcon de la résidence épiscopale qui donne
 sur une place immense, mais qui ne put
 contenir la moitié du peuple accouru de toute
 part. Le Pape avoit encore la tiare en tête.
 Lorsqu'il parut sur le balcon, ces 50, peut-
 être 70 mille hommes firent un profond si-
 lence. Le Pape chanta les prières d'usage.
 Le chapitre de la cathédrale, les pré-
 lats & les évêques qui étoient avec lui sur
 le balcon, répondoient; les larmes de joie,
 de componction, d'édification étoient dans
 tous les yeux: non, de ma vie je n'ai
 rien vu de plus touchant. Une demi-heure
 après la fonction, j'ai vu encore de bonnes
 gens à genoux sur la place, les yeux tournés
 & les mains élevées vers le balcon d'où Sa
 Sainteté leur avoit donné sa bénédiction.
 Tous les curés, chanoines, séminaristes,
 religieux, la noblesse, le militaire, la livrée,
 que fais-je? tout le monde fut admis à lui
 baiser la main, ce qui dura jusqu'à 3 ou
 4 heures de suite. Le 6 Mai Sa Sainteté
 partit d'Ausbourg, regrettée généralement
 des grands & des petits, des Catholiques &
 des Protestans. On ignore ici le résultat de
 ses conférences avec S. M. Imp; mais on le
 dit satisfaisant, & il est sûr que les deux Sou-
 verains se sont quittés avec les expressions
 de la plus vive & de la plus tendre amitié.
 Dans tous les cas on ne peut qu'applaudir au
 courage du Pontife qui a entrepris ce grand &
 pénible voyage; & l'on ne doit pas lui savoir
 peu de gré, d'avoir fait triompher la reli-
 gion dans la pompe de ses cérémonies, d'avoir

15. Juin 1782.

281

déployé toute la majesté du Chef suprême de la religion par des actes éclatans & multipliés, d'avoir par sa conduite & les qualités admirables de son esprit & de son cœur, dissipé les préjugés des Protestans, confondu les calomnies des Philosophes, affermi les Catholiques dans leur foi, & rempli enfin à l'égard des évêques ses frères & ses coopérateurs ce grand devoir du successeur de St. Pierre: *Confirma fratres tuos.*

INSBRUCK, le 8 Mai. Le souverain Pontife arriva hier en cette ville vers les 11 heures du soir: tout le clergé séculier & régulier étoit allé à sa rencontre, précédé par une foule immense de peuple. Le régiment du comte Migazzi se trouvoit par-tout en parade sur le passage du St. Pere, qui vint descendre au palais impérial, où il fut reçu par S. A. R. Mde. l'Archiduchesse Marie-Elisabeth, sœur de l'Empereur, ainsi que par toute la noblesse du país. A son arrivée, il fut chanté un *Te Deum* dans la grande chapelle. Les cavaliers & dames furent admis à lui baiser la main: puis S. S. se retira dans les appartemens qui lui avoient été préparés; mais le lendemain matin, aiant donné sa bénédiction apostolique du haut du balcon à 7 ou 8 mille personnes qui s'y trouvoient rassemblées, ce vénérable Voïageur se remit en route, après avoir pris congé de S. A. R., & lui avoir témoigné le plus affectueusement sa reconnoissance pour toutes ses attentions. *Extrait d'une lettre de Maïence du 16 Mai.*

Une société, soit-disante littéraire, qui s'est

établie depuis peu en cette ville avoit demandé & obtenu sans peine de l'abbé Raynal, la permission de faire faire son buste pour être placé dans la salle de ses assemblées ; mais le buste étant achevé, la société a reçu défense de l'Électeur, de donner à l'historien des Deux-Indes la place qu'on lui avoit destinée. Ce qu'on croit devoir être bien sensible pas seulement à nos gens dits de *lettrés*, mais aussi à l'abbé Raynal, sur-tout après la permission que celui-ci avoit gracieusement accordée.

GENÈVE (le 20 Mai.) Il vient d'arriver à Carouge un ingénieur avec des ordres de la cour de Turin pour le gouverneur de Chambéry, pour faire préparer dans cette dernière ville des logemens propres à recevoir des troupes, pour inspecter le local, fermer toute communication & jeter un pont sur l'Arve à Cièrne. Il est déjà arrivé un bataillon de la garnison d'Annecy ; un autre devoit arriver le lendemain de Chambéry ; 14 compagnies, chacune de cent grenadiers, étoient en marche du Piémont & devoient être jointes par deux autres & par la légion du campement, en traversant la Savoye. Toutes ces troupes seront sous les ordres de M^r. le comte de Marmora, chevalier de l'Annonciade, grand-maître de la maison du Roi, ancien-vice-roi de Sardaigne & ci-devant ambassadeur à la cour de France, & destiné pour assister aux négociations, qui s'entameront pour calmer les troubles de Genève. Tous ces mouvemens sont certainement dirigés pour effraier les représentans ou le parti

15. Juin 1782.

283

populaire. Ils ont déjà tenté des propositions d'accommodement ; mais les otages détenus aux Balances, conservent dans leur emprisonnement la fermeté la plus inflexible. Ils ont répondu que des prisonniers ne pouvoient rien écouter &c.

Les syndics viennent de recevoir la lettre suivante du louable canton de Berne.

« Fermes dans la résolution de ne pas reconnoître le gouvernement, établi dans votre ville, par la violence & à main armée, nous avons trouvé nécessaire d'en instruire nos bons & fideles sujets. Au cas que quelques-uns de nos sujets qui demeurent à Geneve, eussent été induits à prendre des engagements avec ceux qui y dominent aujourd'hui, nous regardons ces engagements comme nuls, sans effet obligatoire, & s'ils y persistoient, contraires aux devoirs de bons & loiaux sujets. Et quant à ceux qui seroient dans votre garnison, nous avons jugé convenable de les rappeler dès-à-présent. Ce que nous vous requérons, très-chers amis & confédérés, de faire favoir à tous ceux que cela peut concerner. Les magistrats arrêtés d'abord sont encore retenus en prison & même plus étroitement resserrés ; nous sommes dès-lors forcés à vous déclarer, très-chers amis & confédérés, d'une maniere plus précise encore que nous ne l'avons fait avec le louable canton de Zurich par notre lettre du 23 Avril dernier, que si l'on osoit user de violence ou attenter à leur vie, les auteurs & complices de cet attentat ne trouveroient jamais d'asyle dans le pais de notre domination & qu'ils y seroient, au contraire, comme par-tout ailleurs, saisis & livrés à la vengeance publique. Pour d'autant mieux assurer l'exécution des mesures que nous avons prises, & que nous pourrons prendre encore suivant que les circonstances l'exigeroient, nous envoions des troupes sur nos frontières,

tieres, ce dont nous avons cru vous devoir faire part : redoublez, pendant qu'il en est peut-être encore tems, tous vos efforts, très-chers amis & confédérés, auprès de vos concitoyens à qui nous vous requérons de faire savoir le contenu de notre lettre par la voie qui vous paroîtra la plus convenable, pour détruire cette illusion dangereuse, qui leur cache l'abyme où ils vont se perdre & avec eux leur patrie jadis si florissante. Faites-leur connoître qu'il n'y a qu'un prompt rétablissement du gouvernement légal, de l'ordre, de la sûreté & de la liberté publique, qui puisse encore sauver l'Etat, & lui faire retrouver de fideles alliés, prêts à employer leurs bons offices en faveur d'une république, au bonheur & à la prospérité de laquelle ils ont dès son origine pris l'intérêt le plus constant. Donné ce 10 Mai, 1782. "

L'avoïer, petit & grand-consèl de la ville de Berne.

LAUSANNE (le 13 Mai.) D'après une lettre que M^r. de Vergennes a reçue du canton de Zurich, le départ de M^r. de Jaucourt qui doit commander les troupes françoises, destinées à marcher vers Geneve, a été différé. On dit que les cantons de Zurich & de Berne ont demandé au ministère de France certaines explications ; & l'on espere qu'à la faveur des négociations, qu'une affaire aussi délicate ne peut manquer d'occasionner, les braves, mais infortunés Genevois, trouveront moïen de terminer leurs disputes à l'amiable. — Au reste, la France ne renoncera pas au systême de générosité qu'elle a constamment suivi à l'égard des petites républiques qui l'entourent. C'est ce qui paroît assez clairement par la piece suivante.

15. Juin 1782.

285

Lettre de son Excellence Monsieur le comte de Vergennes à Monsieur l'ambassadeur de France à Soleure.

“ Le Roi a été très-sensible, Monsieur, à l'attention que les cantons de Zurich & de Berne ont eue de vous faire part de la lettre qu'ils ont écrite le 23 du mois dernier aux syndics de Genève. Le motif de cette communication est fait pour être, à tous égards, agréable à S. M: certainement elle n'a pas cessé de prendre un intérêt véritable au sort de Genève; &, dans le moment où cette république gémit sous l'oppression de quelques-uns de ses citoyens, S. M. devoit voir avec plaisir les deux louables cantons partager son indignation de cet attentat. Quoique les rapports qui subsistoient, eu égard à Genève, entre le Roi & les cantons garans de l'édit de 1738, aient changé; la nature des choses indiquoit, que l'intérêt & la dignité de S. M. ne lui permettoient pas d'abandonner cette république, & qu'elle seroit bien aise de connoître la façon de penser des deux louables cantons sur l'anarchie dans laquelle Genève est tombée. Messieurs de Zurich & de Berne ont fait, Monsieur, tout ce qui étoit en eux dans le premier moment: le Roi, applaudissant à cette démarche, doute beaucoup qu'elle produise aucun effet; parce que S. M. connoit tout l'empire que les auteurs de la sédition de Genève conservent encore sur leurs concitoyens aveuglés, & sur les natifs dont ils ont fait les instrumens de leur ambition. ”

“ Mais l'empressement des deux cantons à faire connoître à S. M. ce qu'ils pensent de l'étrange révolution de Genève, & leurs premiers efforts pour rétablir l'ordre dans cet Etat, demandent qu'elle avance de quelques jours la notification qu'elle comptoit de leur faire de ses desseins. C'est pour vous mettre en état de remplir, à cet égard, les intentions de S. M, qu'elle m'a ordonné, Monsieur,

sieur, de vous écrire cette lettre, dont vous ferez, quant à la forme, l'usage qui vous paroîtra le plus convenable, & dont le fonds doit être transmis exactement aux deux cantons. On ne peut plus se dissimuler, Monsieur, qu'il est impossible de ramener la paix dans Genève par la voie de la persuasion: si ceux qui ont renversé le gouvernement de cet Etat, ne sont pas tous enivrés des idées de la démocratie absolue, tous ont contribué à les faire triompher, tous suivront jusqu'au bout l'impulsion qui leur a été donnée, & la voix de la raison ne peut plus se faire entendre du plus grand nombre des habitans de cette ville. Les premiers pas à faire pour lui rendre sa tranquillité, sont de rétablir le gouvernement légitime, de tirer de l'oppression les victimes de la fureur des démagogues, & de mettre leurs satellites hors d'état de consolider la tyrannie. Le Roi a pris la résolution de tout employer pour parvenir à ce but. Je vous prie, Monsieur, d'en faire part aux deux cantons, en les assurant que S. M. ne fait aucune attention à ce qu'a eu de despectueux pour elle l'attentat de la faction représentante: elle n'y voit que la loi & la sûreté publique outragées & violées. »

« Vous voudrez bien, Monsieur, vous attacher à prouver que Genève ne peut plus être sauvée que par des mains puissantes: quant aux motifs qui déterminent S. M., elle est protectrice de Genève; elle est convaincue qu'il est impossible d'y rétablir la paix sans se mettre en état d'en imposer à ceux qui l'ont tant de fois troublée, & qui y exercent aujourd'hui le pouvoir le plus criminel. Enfin, elle croit que l'humanité & la saine politique exigent que Genève cesse d'être une école de fédition, dont les dogmes destructeurs infecteroient bientôt tout ce qui entoure cette ville. Le Roi pense, Monsieur, que ces motifs paroîtront dignes de sa justice & de son affection pour Genève & pour les cantons, à tous ceux qui sont capables d'apprécier ce

15. Juin 1782.

287

que ses sentimens lui prescrivent dans la circonstance actuelle. S. M. imposera silence aux autres, en donnant les déclarations les plus positives, qu'elle n'attaquera en rien l'indépendance de Geneve, & se bornera à appuier le gouvernement légitime, dès qu'une fois il aura recouvré l'autorité dont il a été dépouillé, & l'abandonnera à ses propres forces, lorsqu'il en aura de suffisantes."

" Pour convaincre davantage les canons de cette façon de penser, vous leur ferez connoître, Monsieur, le désir qu'a S. M. de les voir concourir avec elle à consolider la paix de Geneve, lorsque cette affaire sera à son point de maturité. Pacifier Geneve, y rétablir le gouvernement, le mettre à l'abri des chocs qu'il a éprouvés sept fois dans ce siècle, faire le bonheur de ceux même qui ont causé tant de maux, tel est le but de Sa Majesté: elle ne regrettera ni les soins, ni les dépenses pour l'atteindre; mais aussi, rien ne la détournera de cette salutaire entreprise: & elle est bien persuadée qu'aucunes des Puissances voisines, qui ne voudront ou ne pourront pas y coopérer, ne chercheront à y mettre obstacle: elle en a pour garans leur prudence & leur intérêt, sans parler des autres moyens par lesquels elle s'est assurée de leur confiance. C'est sur quoi vous ne pouvez trop insister auprès des deux louables canons. "

Verfailles, le 2 Mai 1782.

A N G L E T E R R E.

LONDRES (le 25 Mai.) Le canon de la tour & du parc nous annonça, le 18 de ce mois, l'arrivée de nouvelles heureuses. Elles avoient été apportées par le lord Cranston, l'un des capitaines du vaisseau du Roi, le Formidable, & le capitaine Byron, de la frégate l'Andromaque. La gazette de la

cour en donna le même jour les détails de la manière suivante :

Copie des dépêches de Sir G. B. Rodney, commandant en chef &c, datées à bord du Formidable, le 14 Avril. “ Il a plu à Dieu, par sa divine providence, d'accorder aux armes de Sa Majesté, la victoire la plus complète sur la flotte de l'ennemi, commandée par le comte de Graffe, qui a été pris lui-même sur la Ville de Paris, avec 4 autres vaisseaux de son escadre, outre un sixième vaisseau qui a coulé bas pendant l'action. „

“ Cette victoire importante a été remportée, le 12 de ce mois, après une bataille qui a duré avec une furie continue depuis 7 heures du matin jusqu'à plus de 6 heures du soir, que le coucher du soleil y a mis fin. „

“ Les deux flottes ont considérablement souffert, mais c'est avec beaucoup de satisfaction que je puis assurer L. S, que quoique les mâts, les voiles, les agrès & les corps de navires de la flotte britannique soient endommagés, la perte des hommes a été cependant petite, eu égard à la durée de la bataille & à la chaleur de l'action qu'ils ont soutenue & dans laquelle les deux flottes ont regardé l'honneur de leur Roi & de leur patrie comme le plus essentiellement intéressé. „

“ Je puis me flatter que l'abondance des munitions navales dernièrement arrivées dans les Indes-occidentales, réparera promptement les dommages que la flotte de S. M. a soufferts

15. Juin 1782.

289

ferts... (*L'amiral Rodney fait ici l'éloge le plus complet de la bravoure des officiers & des équipages de sa flotte ; il rend à Sir Samuel Hood , au contre-amiral Drake , au comm. Affleck , à Sir Ch. Douglas & au lord Cranston le tribut de louanges dû à chacun d'eux*).

“ L'armée entière des ennemis, consistant en 5,500 hommes, étoit à bord de leurs vaisseaux de guerre. La destruction dut être prodigieuse parmi eux, car pendant la plus grande partie de l'action, chaque canon joua, & L. S. pourront juger du dégât qui a dû être fait, quand ils sauront que le Formidable a tiré près de 80 bordées... ”

“ Puissé le pavillon britannique fleurir à jamais dans toutes les parties du globe ! Tel est le vœu le plus ardent de celui qui a l'honneur &c. ”

Etat des vaisseaux françois pris.

La ville de Paris, 110 canons, aiant à bord		
durant l'engagement		1,300 hom.
Le Glorieux, 74 c. 750 h. d'équip.		150 sold.
Le César, 74 750		150
L'Hector, 74 750		150
L'Ardent, 64 650		100

1 vaisseau inconnu, coulé bas.

Voici la lettre de cet amiral à M^r. Stephens, par laquelle il a rendu compte de ce qui s'étoit passé antérieurement à la journée du 12 Avril.

A bord du Formidable en mer, le 14 Avril 1782.

Monfieur,

“ Je dois vous prier d'avoir la bonté d'infor-
mer

mer les Seigneurs commissaires, que malgré la disposition, que j'avois faite, de la flotte du Roi sous mes ordres, laquelle fut stationnée au vent des isles françoises dans une ligne, qui s'étendoit de la latitude de la Desirade jusqu'à celle de St. Vincent, avec une ligne de frégates au vent, (comme les Seigneurs commissaires le verront par la disposition de la flotte, que j'ai l'honneur de mettre ci-incluse; disposition, que chaque officier de la flotte crut être telle, qu'il étoit impossible à tout convoi destiné pour les isles françoises de lui échapper,) & malgré la vigilance de tous les capitaines & officiers, l'ennemi trouva pourtant moyen d'échapper, en tournant la Desirade & en se glissant fort près sous la Guadeloupe & la Dominique; de sorte qu'il arriva sain & sauve dans la baie du Fort-Royal le 20 & le 21 Mars. "

" Sur l'avis qui me fut donné de cet événement malheureux, je crus de mon devoir de retourner à la baie du Gros-Islet de Ste. Lucie, que j'avois donnée pour rendez-vous aux navires munitionnaires, vivriers, & marchands destinés pour la Jamaïque. A mon arrivée dans cette baie l'on fit toute la hâte possible pour remettre la flotte en état, & embarquer des munitions & provisions de toute espece pour la flotte entiere pour cinq mois. Pendant tout ce tems l'on tint l'œil sur les mouvemens de la flotte françoise dans la baie du Fort-Royal, vu que je savois, que le comte de Grasse se hâteroit de remettre sa flotte en état, & feroit la premiere occasion pour se rendre à l'endroit de sa destination. "

" Le 5 Avril, je fus informé, que l'ennemi embarquoit ses troupes sur les vaisseaux de guerre; & j'en conclus, qu'il alloit faire voile en très-peu de jours. Le capitaine Byron, de l'Andromaque, officier actif, prompt, & diligent, veilla à ses mouvemens avec tant d'attention, que le 8 du courant à la pointe du jour il fit le signal, que l'ennemi portoit & portoit le cap au Nord-Ouest. Je fis à l'instant le signal de lever l'ancre; & aiant

15. Juin 1782.

291

reconnu les baies du Fort - Royal & de St. Pierre ; où il n'étoit point resté de vaisseaux ennemis, je fis le signal d'une chasse générale ; & avant la pointe du jour nous joignîmes l'ennemi sous la Dominique, où les deux flottes furent prises d'un calme, qui dura quelque tems. L'ennemi reçut le vent le premier & se porta vers la Guadeloupe : ma division de l'avant-garde, sous les ordres de ce brave officier, le contre-amiral Sir Samuel Hood, le reçut ensuite & suivit l'ennemi. A 9 heures celui-ci commença à canonner mon avant-garde, qui lui répondit avec la plus grande vivacité. Les vents foibles sous la Dominique ne permirent pas à une partie de la division du centre d'entrer en action avec l'arrière-garde ennemie avant onze heures & demie, & alors seulement au vaisseau, qui me suivoit dans la ligne de bataille. Les Seigneurs commissaires peuvent aisément s'imaginer, quelle mortification ce dut être pour 16 braves officiers, commandant les vaisseaux de l'arrière-garde, de ne pouvoir être que simples spectateurs d'une action, à laquelle il n'étoit pas en leur pouvoir de prendre part, étant détenus par les calmes sous la Dominique. La canonnade ennemie cessa à l'approche de mon arrière-garde ; mais non avant qu'elle n'eût fait un dommage considérable aux vaisseaux de l'avant-garde, & désemparé le Royal-Oak & le Montagu, ni avant que S. M. eût perdu un brave officier, savoir, le capitaine Bayne de l'Alfred, ainsi qu'un nombre d'officiers & de matelots, comme il est détaillé dans le rapport envoyé aux Seigneurs commissaires : mais telle fut la conduite ferme de Sir Samuel Hood & des vaisseaux de l'avant-garde, que l'ennemi reçut plus de dommage qu'il ne nous en causa. »

« La nuit du 9 Avril la flotte mit en panne pour réparer ses dommages. Le 10 elle continua de tourner au vent avec peu de voiles : la flotte ennemie continua d'en faire de même & eut toujours en son pouvoir d'engager le combat, qu'elle évita avec le plus grand

soin, faisant en sorte qu'il me fût impossible de la forcer dans la situation où elle étoit entre les Saintes & l'isle de Dominique. Le 11 Avril, l'ennemi aiant considérablement gagné au vent, & une brise fraîche & continue s'étant levée, je fis le signal d'une chasse générale au vent, laquelle continua tout le jour. Au coucher du soleil, quelques-uns des vaisseaux le plus à l'avant s'étoient fort approchés d'un des vaisseaux ennemis, qui avoit reçu du dommage dans la dernière action; & ils s'en seroient emparés certainement, si le comte de Grasse ne fût arrivé sous le vent avec sa flotte entière pour le protéger; ce qui la conduisit si près de nous, que je me flattois qu'il me donneroit l'occasion d'entrer en engagement avec lui le lendemain. Dans cette vue je hissai le signal pour la forme, dans laquelle nous devons faire voile, & nous portames avec toute la flotte au Sud jusqu'à deux heures du matin. Alors nous virames vent devant; & à la pointe du jour j'eus le bonheur de trouver, que mes plus ardens souhaits alloient s'accomplir, vu que j'aurois en mon pouvoir de forcer l'ennemi à la bataille. Il ne fut pas perdu un seul moment pour mettre ce dessein à exécution. La conséquence a été telle que j'ai eu l'honneur de le représenter dans ma première lettre d'aujourd'hui; & je ne saurois dire davantage, sinon qu'on ne peut donner trop d'éloges aux braves officiers & équipages de la flotte, que j'ai eu l'honneur de commander. J'ai celui d'être &c.

(Signé) G. B. Rodney.

Aux deux lettres officielles de Sir George Rodney nous ajouterons celle, qu'il a écrite à un ami particulier sur la victoire, qu'il venoit de remporter.

A bord du Formidable en mer, le 25 Avril
1782.

Mon cher Monsieur,

Je ne puis saisir qu'un seul moment pour

15. Juin 1782.

293

vous féliciter sur l'importante victoire gagnée par les armes de S. M. sur de Grasse & sa flotte ; mais je dois avouer, que l'ennemi s'est bien battu & nous a disputé cette victoire avec tant de courage, que si le sort des deux nations eût dépendu de cet événement. Jamais flotte ne fut si maltraitée, ni tant de dégât causé parmi elle. Le Formidable tira 80 bordées, & toutes de près. Aucun vaisseau ne put résister à son feu, lorsqu'il passoit ; car il rendoit trois bordées pour une. Soiez sûr, que notre flotte n'a pas peu souffert dans sa mâture, ses voiles, & ses agrès : mais, comme vous nous avez en-voié une si grande quantité de munitions, elle sera bientôt réparée à la Jamaïque, où nous allons aussi vite que notre état délabré le permettra. La Jamaïque étoit certainement perdue, si cet événement heureux ne fût arrivé. Puissions-nous vivre pour voir notre Monarque triompher de tous ses ennemis ! Adieu, & soiez assuré que je suis &c.

(Signé)

G. B. Rodney.

L'amiral Rodney va être élevé à la pairie du royaume à l'occasion de ses succès : il a trouvé sur le vaisseau la Ville-de-Paris 12 caisses d'argent, destiné au paiement des troupes de la marine françoise : on s'attendoit à une seconde action entre les deux flottes. Cet amiral a fait passer un grand convoi de vivriers & navires marchands à la Jamaïque. Sur le chemin qu'il a pris pour s'y rendre il pourroit bien entamer l'escadre espagnole, si elle est partie de St. Domingue pour venir aussi du côté de la Jamaïque ; on regarde actuellement cette isle comme sauvée, depuis ce dernier avantage remporté par Sir Rodney.

L'amiral Kempenfelt aiant rempli le terme de sa croisiere sans avoir pu rencontrer de vaisseaux ennemis, est rentré à Portsmouth

avec son escadre , afin de prendre des vivres & des rafraîchissemens , & de se remettre en mer.

Le capitaine Ball , ci-devant du vaisseau de S. M. le Superbe , est arrivé dans la matinée du 16 courant , avec les dépêches du vice-amiral Sir Edward Hughes , chevalier de l'Ordre du Bain , & commandant en chef des vaisseaux de S. M. aux Indes-orientales , adressées à M^r. Stephens , dont ce qui suit est extrait.

Extrait d'une lettre du vice-amiral Sir Edward Hughes , à Mr. Stephens , datée à bord du Superbe dans la baie de Trinquemale le 15 Janvier 1782.

J'ai eu l'honneur de vous adresser une lettre en date du 18 Octobre dernier , dans laquelle j'informois Leurs Seigneuries , que le major-général Sir Hector Munro , chevalier de l'Ordre du Bain , avoit été dépêché pour prendre le commandement des troupes de la compagnie dans le pais de Tanjaour , & pour coopérer avec l'escadre de S. M. sous mes ordres , dans l'attaque de Negapatan ; que j'espérois que nous pourrions réduire ce fort , quoique la garaison eût été renforcée par un gros détachement des troupes d'Hyder Aly , & que les fortifications eussent été considérablement augmentées par de nouveaux ouvrages : que certainement la saison étoit très avancée pour entreprendre des opérations militaires sur la côte & que le change des moussons n'étoit pas éloigné ; mais , que néanmoins considérant l'importance réelle dont est Negapatan sur la côte de la mer , le 21 Octobre , & le major-général Sir Hector Munro débarqua immédiatement du Superbe pour en prendre

le

le commandement ; le même jour tout le corps des marines de l'escadre , consistant en 443 hommes , y compris les officiers , débarquèrent & joignirent les troupes de la compagnie ; & le 22 un bataillon de matelots de l'escadre , consistant en 827 avec les officiers , fut également débarqué ; le tout sous les ordres du cap. Thomas Mackenzie , du vaisseau de S. M. l'Active , du cap. M. Coy , de l'Exeter , & du cap. Henry Reynolds , du brûlot la Combustion ; il leur étoit enjoint de coopérer , en tout ce qui dépendroit d'eux , avec le major-général Sir Hector Munro , dans toutes les mesures tendantes à l'attaque de cette place : en même tems la grosse artillerie pour l'attaque , consistant en 4. pieces de 18 liv. & 2 de 12 (de fer) tirées des navires de transport , avec 12 de 18 liv. prises sur les vaisseaux de l'escadre , 2 mortiers de 4 & de 5 pouces & demi avec leurs affuts , une quantité proportionnée de boulets , bombes , poudre & toutes autres munitions nécessaires furent mises à terre au travers des ressacs par les bateaux de l'escadre , & sur des radeaux & bacs établis à cet effet. Cette opération qui a causé une fatigue incroyable à ceux qui en étoient chargés , mais qui l'ont soutenue avec autant d'ardeur que de courage , a été exécutée sous l'inspection du cap. Ball du Superbe , qui mérite les plus grands éloges à raison des soins qu'il s'est donnés dans ce service rigoureux. Dans la nuit du 29 Octobre , nos troupes donnerent l'assaut & emporterent les lignes fortifiées que l'ennemi avoit formées & flanquées de redoutes , pour couvrir & défendre l'approche de la ville : les matelots & les marins se font en cette occasion principalement distingués par leur bravoure constante & déterminée. Le 3 Novembre on ouvrit la tranchée contre la partie septentrionale du fort , & les approches furent poussées avec la plus grande rapidité , les matelots & les marins y travaillèrent avec empressement & efficacité ; le 5 , je me portai avec une partie de l'escadre plus près du fort sur le flanc de nos

lignes ; & le 6, je débarquai de bonne heure dans la matinée ; pour concerter avec le général les meilleurs moyens de pousser le siège avec vigueur ; & dans la soirée, je retournai à bord du Superbe.

Le 7, une batterie de 10 pièces de 18 liv. étoit prête à battre la place à 150 toises de son enceinte.

Le 11 au matin, on donna l'affaut & le fort fut pris. A cette occasion, je perdis mon lieutenant en second & 20 autres volontaires. J'eus un plus grand nombre de blessés. Les ennemis perdirent peu de troupes : on leur accorda la vie par une générosité qui a toujours distingué les sujets de la Grande-Bretagne.

Extrait d'une lettre du vice-amiral Sir Hughes &c. le 17 Janvier 1782.

J'ai le plaisir d'annoncer à Votre Seigneurie que la prise de Negapatan a eu les suites que j'en attendois ; car immédiatement après les troupes de Hyder-Ali, évacuèrent tous les forts & autres postes qu'ils occupoient dans le pays de Tanjaor, & les Polygars, ou petits princes dans les provinces de Marawa & de Trinavilly qui, à l'instigation de Hyder-Ali, s'étoient révoltés contre le Nabab du Carnaïc & avoient pris les armes contre nous, sont rentrés sous l'obéissance.

DUBLIN, (le 5 Mai.) Hier, la longue captivité des Catholiques d'Irlande a été terminée par le consentement que le lord-lieutenant a donné, au nom du Roi, au bill qui leur accorde le droit de propriété & l'exercice libre de leur culte religieux : le même Dieu qui donna à nos ancêtres & à nous la patience qu'il se plaisoit à éprouver, l'a couronnée enfin.

F R A N C E.

PARIS (le 25 Mai.) Le Roi aiant

15. Juin 1782. 297

accordé des lettres de conseiller-d'état au sieur Sabatier de Cabres, chargé de l'administration des affaires consulaires du département de la marine & ci-devant ministre-plénipotentiaire de Sa Majesté à Liege, il a prêté serment entre les mains du sieur Hue de Miroménil, garde des sceaux. — Le 9 de ce mois, le prince de Beauveau, capitaine des gardes-du-corps du Roi, prêta serment entre les mains de Sa Maj, en qualité de gouverneur de Provence. — Les chevaliers de l'Ordre de St. Michel se sont assemblés, le 8 de ce mois, au couvent des Cordeliers de cette ville, & ont tenu un chapitre, auquel a présidé, pour S. M, le duc de Brissac, chevalier des Ordres de St. Michel & du St. Esprit. Après un discours qui a été prononcé par le Sr. Collet, chevalier & secrétaire perpétuel de l'Ordre, le Duc de Brissac a reçu chevaliers, au nom du Roi, les Srs. Vien, Richer, Moreau, Buffault & Colombier.

Le Comte & la Comtesse du Nord, sont arrivés à Paris le 18 de ce mois. Ils se sont rendus à Versailles le 20, & ont été présentés à Leurs Majestés & à la Famille royale, accompagnés par le prince Baratinsky. La Comtesse du Nord a été conduite & accompagnée par la comtesse de Vergennes chez la Reine & les Princesses de la Famille royale.

Mgr. le Comte d'Artois a obtenu l'agrément du Roi pour aller au siège de Gibraltar. Ce Prince n'avoit mis personne dans sa confiance; après avoir obtenu la permission qu'il

demandoit, il avoit envoyé un courier au Roi d'Espagne pour avoir son agrément. Le Roi après avoir lu sa lettre, s'écria : *Je ne mourrai donc pas sans voir un de mes proches parens, sans avoir embrassé mon filleul; & s'adressant à l'ambassadeur, renvoiez (dit-il) le courier sur le champ; écrivez à Mr. le Comte que la joie & le saisissement que me donne sa résolution, n'empêchent de lui écrire. Qu'il vienne : il veut servir comme volontaire; tout sera à ses ordres : mes troupes, l'Espagne entiere obéiront volontiers à un Prince de mon Sang.* La suite du Prince sera composée du comte de Vaudreuil, grand-fauconnier & maréchal-de-camp; du comte de Maillé, premier gentilhomme de sa chambre; des trois capitaines de ses gardes, le prince d'Hénin, le chevalier de Cruffol, & le chevalier d'Escars; du marquis de Polignac, son premier-écuyer; de deux lieutenants de ses gardes, d'un écuyer-cavalcadour, de deux pages, d'un médecin & d'un chirurgien. Le départ est fixé au 2 Juillet. On dit, que la résolution de Mgr. le Comte d'Artois n'a pas été plutôt publique à la cour d'Espagne, que l'Infant Don Gabriel a demandé d'aller aussi servir à ce siége, & que le Roi, son Pere, y a consenti. Ainsi M^r. le duc de Crillon aura dans son armée deux Princes du Sang de Bourbon.

M^r. le gouverneur & Mgr. l'archevêque de Paris se sont rendus, mardi dernier, en grand cortège au parlement, où ils ont été reçus l'un & l'autre duc & pair laïque;

15. Juin 1782.

299

Mgr. l'évêque de Châlon a été reçu le même jour comte & pair ecclésiastique. La cour étoit très-brillante & nombreuse, quoique Mgr. le Prince de Conti ait été le seul Prince du Sang qui s'y soit rendu. — Le procès que Mgr. le Duc de Chartres avoit intenté à l'administration de la ville pour obtenir, ou que la salle de l'opéra fût rebâtie au même endroit où elle a été brûlée, ou une indemnité de 1200 mille livres, a été jugé hier au parlement, après une audience à laquelle plusieurs pairs ont assisté. M^r. de Séguier, avocat-général, a prononcé à cette occasion un discours qui a été interrompu plusieurs fois par les applaudissemens d'un public très nombreux qui assistoit à cette séance. Après avoir discuté cette affaire importante pendant près de trois heures, M^r. l'avocat-général a conclu à ce que Mgr. le Duc de Chartres fût débouté de sa demande, & condamné à paier tous les fraix du procès; le parlement faisant droit sur ses conclusions, le bureau de la ville a été déchargé de toute obligation envers le Duc de Chartres.

M^r. Linguet a obtenu sa liberté le 19 : il a la permission de continuer la rédaction de ses *Annales* : lorsqu'il sera revenu de la campagne, où il va passer quelques jours, il fera l'expérience, qu'il a proposée de son secret pour communiquer des nouvelles à une grande distance; & il ne doute nullement du succès.

Depuis la conférence que M^r. de Greenville a eue avec M^r. de Vergennes & M^r. le

comte d'Aranda, & la visite qu'il a faite à M^r. Franklin, il a envoyé un courrier à Londres. Il paroît que ce négociateur a été goûté; mais il ne faut pas croire pour cela qu'il ait déjà beaucoup avancé les affaires. M^r. d'Aranda n'a point envoyé de courrier en Espagne, & M^r. Franklin doit avoir dit à son tour après la visite de M^r. Greenville, accompagné de deux membres du parlement : *Ces Messieurs sont venus pour parler de paix.*

Extrait du compte rendu par le chevalier de Sillans, commandant le vaisseau le Pégase, adressé au marquis de Castries, ministre & secrétaire d'état ayant le département de la marine. A bord du Foudroiant, à Portsmouth, le 20 Avril 1782.

« Le 20 Avril, me trouvant à neuf heures du soir éloigné d'une lieue & demie du Protecteur, & sentant que ce vaisseau devoit être conservé de préférence au Pégase, par la connoissance que j'avois des sommes d'argent embarquées à son bord, je me décidai à courir vent arrière, dans l'espérance que les vaisseaux ennemis les plus à portée me suivroient; ce qu'ils firent en effet. A une heure après minuit, le vaisseau le Foudroiant se trouvant dans ma hanche à portée du pistolet, je dirigeai sur lui, autant que je pus, le feu que cette position me permettoit de faire, & je conservai toute ma voilure sans changer de route; mais voyant qu'il m'étoit impossible de faire aucun mal à un ennemi dont la vitesse rendoit tous mes mouvemens inutiles, je me décidai pour dernière ressource, à aborder mon adversaire, me flattant, par cette manœuvre, que je serois peut-être assez heureux pour endommager sa mâture, & m'échapper en me dégageant, si les hazards de cet abordage étoient en ma faveur; mais il

n'en a résulté aucuns de ceux que j'avois espérés, les deux vaisseaux ont resté accrochés près d'une heure & demie, combattant au feu de la mousqueterie. Enfin, à trois heures du matin, le mât d'artimon du Pégase est tombé, ainsi que le petit mât de hune, & la barre du gouvernail a été coupée au rez de la mortaise. L'approche de l'escadre ennemie m'a déterminé à rendre le Pégase au vaisseau le Foudroiant, contre lequel il ne m'étoit plus possible de faire aucune résistance. J'ai eu dans ce combat 80 hommes tués roides & 40 blessés; du nombre des premiers est le sieur de Pompart, officier auxiliaire; le sieur de la Houffaye, enseigne de vaisseau, a eu la jambe emportée; les sieurs de Vaires, enseigne de vaisseau, & Trobriant, garde de la marine, sont légèrement blessés. »

Selon des lettres de la Martinique, le convoi qui devoit porter à Don Solano les forces nécessaires pour l'expédition de la Jamaïque, se trouvant prêt le 8 Avril, M^r. de Grasse ordonna d'appareiller & de faire route vers la Guadeloupe. Au moment où il quittoit lui-même le port avec 30 vaisseaux de ligne, on apperçut la flotte de l'amiral Rodney, composée de 37 vaisseaux, qui forçoit de voiles pour intercepter le convoi. Le lendemain, l'avant-garde commandée par M^r. de Bougainville, se trouva à portée de 17 vaisseaux anglois; & le combat s'engagea, tandis que le convoi continuoit sa route. Cette premiere action fut des plus vives & des plus meurtrieres; quatre vaisseaux anglois furent démâtés, & tellement maltraités qu'ils se retirèrent au centre de l'armée ennemie. Le 11, les deux armées se suivoient de près, lorsque le Zélé aiant été

heurté par la Ville de-Paris, commença à dériver. L'ennemi se portoit vers ce vaisseau, & s'en seroit emparé, si M^r. de Grasse ne se fût avancé pour le délivrer. Alors commença à 9 heures du matin une action générale, qui dura jusqu'à 8 heures du soir. Le Zélé fut dégagé & deux frégates l'ayant pris en remorque, le ramenerent à la Martinique. On combattoit avec beaucoup d'acharnement & de très-près, lorsqu'il survint un calme qui, aiant duré près de quatre heures, ne fit que rendre l'action plus sanglante. Le Glorieux, commandé par M^r. d'Eckart, se trouvant exposé au feu de quatre vaisseaux ennemis, ne put se dégager: il étoit prêt à couler à fond, lorsqu'après la plus belle défense, il fut enfin forcé de se rendre; à peine l'ennemi eut-il le tems d'en sauver l'équipage: l'amiral anglois y fit mettre le feu pour hâter sa perte. Le Magnifique, commandé par M^r. de Mackart, fut plus heureux, & soutint pendant tout le calme le feu de trois vaisseaux ennemis, sans avoir été considérablement endommagé. Il ne paroît pas que toute cette guerre ait offert le spectacle d'un combat aussi vif & aussi sanglant que celui-là. Les vaisseaux les plus maltraités du côté des François ont été le Jason & le Caton. L'ennemi, malgré la supériorité de 37 contre 30, ne put s'ouvrir le passage, & le convoi continua toujours sa route vers la Guadeloupe, d'où il s'avança jusqu'à St. Domingue, où il se joignit à Don Solano, sans avoir été entamé, quoiqu'on ait voulu dire qu'il en étoit tombé une partie entre les mains de l'ennemi.

15. Juin 1782.

303

Loin d'avoir pu en prendre un seul ; la flotte angloise étoit encore arrêtée , le 16 , par celle de M^r. de Grasse , lorsque ces nouvelles ont été expédiées. Ainsi le convoi avoit déjà gagné six jours de marche : les secours qu'il porte à Don Solano , consistent en 9 mille hommes de troupes réglées , commandées par M^r. de Bouillé , 200 canons , & des munitions de toute espece. On fait ici généralement les plus grands éloges de M^r. de Grasse , & le succès avec lequel il a sauvé le convoi , décidera vraisemblablement la victoire. Du reste , on n'est point encore assez informé de toutes les circonstances de cet événement. On prétend savoir , que M^r. de Grasse n'avoit pris à bord que le nombre de soldats nécessaire pour remplacer ce qui lui manquoit de matelots & pour le service du canon ; & que toutes les troupes au nombre de 6 mille hommes étoient sur les transports. Dans ce cas il est à présumer , que le convoi aura continué sa route , sans être entamé , pour St. Domingue. Quant à notre armée , nous pensons que le 15 ou le 16 elle aura cherché à mouiller à la Guadeloupe ou à St. Christophe , afin de s'y réparer & déposer ses blessés ; & que les Anglois auront pu se retirer à Antigua pour le même objet. Si on en croit les lettres de Londres , l'action du 12 a été pour les Anglois une victoire complete , & M^r. de Grasse a été pris lui-même à bord de la Ville-de-Paris. Si cela est exactement vrai , c'est un malheur dont nous sommes vivement affligés ,

mais bien loin de nous abattre , il ne fait
 què ranimer notre amour pour l'honneur
 & pour notre païs , & il n'est pas un seul
 François qui ne soit disposé à donner son
 sang pour réparer un événement aussi fatal
 & pourtant aussi honorable à notre marine,
 qui, d'après le témoignage de nos ennemis
 même, s'est montrée dans cette occasion avec
 autant d'intrépidité que de valeur. “ Ce
 „ combat , écrivent à des amis intimes les
 „ amiraux Rodney & Hood , n'est pas
 „ de ce siècle ; il rappelle les jours du
 „ duc d'York, de van Tromp , de Ruyter
 „ &c. Les François se sont battus comme
 „ des lions. . . Le comte de Grasse est un
 „ brave homme. . . Il s'est battu en héros ,
 „ son vaisseau faisoit un feu d'enfer, nous
 „ nous attendions à le voir sauter, car à la
 „ fin il n'a cessé de tirer ses deux bordées
 „ ensemble. . . Les François sont de braves
 „ & nobles ennemis. . . Voilà une victoire
 „ durement gagnée (*Hard fought*). „

Une lettre écrite de Barjols en Provence
 le 25 Avril , porte ce qui suit. *Vers deux
 heures après minuit du 22 au 23 de ce
 mois, l'air étant tranquille & serein, & le
 ciel n'étant couvert d'aucun nuage, toute
 la ville fut réveillée à la fois par un bruit
 semblable à celui d'un épouvantable coup de
 tonnerre, qui fut prolongé pendant quelques
 secondes. Intimidés par ce vacarme, presque
 tous les habitans se leverent pour en con-
 noître la cause, ils parcoururent inutile-
 ment la ville, craignant que quelque édifice
 ne se fût écroulé; on ne découvrit rien.*

Enfin le jour impatientement attendu parut, & nous n'étions pas mieux éclaircis sur la terreur subite de la nuit, lorsque vers 9 heures du matin, des bergers arriverent & annoncèrent aux habitans qu'une pointe considérable d'un rocher situé au bas d'une colline appelée le Castelas, & distante d'environ trois cents pas de la ville, s'étoit entr'ouverte avec fracas, & qu'on voïoit à 30 au 40 toises de profondeur des cadavres qui paroïssent avoir été mis en terre récemment. On se rendit sur les lieux, & on trouva en effet à la profondeur désignée 35 cadavres bien conservés, dont 8 de femmes, & tous d'une très-grande taille. On trouva aussi des joïaux, plusieurs chaînes d'or, une grande quantité d'ustensiles de cuisine d'un goût antique, trois chiens, un renard & un caïman, ou crocodile de 2 toises de long (a). Les Carmes, dont le couvent adossé à cette colline, a été ébranlé par la secousse, ont emporté les chiens, le renard & le caïman,

(a) Il est aisé de voir que le récit de cette découverte est très-imparfait, & très-défiguré par les traits, sans doute, que l'admiration a ajouté à la réalité. Ces cadavres si bien conservés que le sexe y est parfaitement distingué; ces ustensiles de cuisine dans un endroit où les caïmans font groupe avec les hommes &c, tout cela doit nous faire attendre quelque chose de plus exact & de plus authentique. J'observerai seulement qu'il n'y a que le déluge qui puisse expliquer ce mélange d'hommes & de poissons. Le système des *Fpociques* se briferoit contre cette seule découverte, quand même il n'auroit pas toute

dont ils enrichiront leur cabinet d'histoire naturelle. Les principaux habitans ont pris les autres effets, & ils se proposent, avec les permissions requises, de faire une fouille plus considérable, dans l'espérance de trouver des choses plus curieuses. J'ai l'honneur, &c.

P A Y S - B A S.

LA HAYE (le 25 Mai.) Le 16 de ce mois, il arriva ici un courier extraordinaire de la cour de Pétersbourg, qui, après avoir remis des dépêches au prince de Gallitzin, envoyé-extraordinaire de l'Impératrice, a continué sa route pour se rendre à Londres. Le lendemain, le Prince de Gallitzin & M^r. Markow, ministre-adjoint de Russie, eurent une conférence avec M^r. le conseiller-pensionnaire de Bleiswyk. M^r. Markow en avoit eu préalablement une avec Mgr. le Prince Statthouder, avec lequel M^r. l'ambassadeur de France s'entretint le même jour. La note ou déclaration, que M^r. le vice-chancelier comte d'Osternann a remise au baron de Wassenauer-Starrenbourg, ambassadeur de la république à Pétersbourg, est de la teneur suivante.

Aussi-tôt que l'Impératrice a été instruite de la résolution, qu'ont prise L. H. P. les Etats-Généraux des Provinces-unies, sur l'insinuation tendante à une paix particulière avec la

te la nature contre lui. — Objets semblables mieux observés & mieux annoncés par Mrs. Guettard, Scheuchzer &c. *Examen imp. des Epoq.* n°. 90 ou page 111 selon les div. édit.

15. Juin 1782.

307

Grande-Bretagne & la république, & de la condition dont elles la font dépendre, Sa Majesté n'a pas perdu un instant de donner tout l'effort possible à ses offices. L'esprit de désintéressement & les sentimens d'humanité, qui ont dicté la première insinuation, l'animant constamment, elle a tâché, par un nouvel effort, d'amener les choses au point, qui permet d'en augurer favorablement. Dans cette vue elle a fait dépêcher un courier exprès à Londres, chargé d'instructions pour son envoi à cette cour, analogues à la nature de l'objet & à sa grande importance. Les motifs, par lesquels ce ministre s'efforcera de déterminer Sa Majesté Britannique à admettre la proposition, qui doit servir de base à tout l'ouvrage de la pacification, seront puisés dans la connoissance parfaite, qu'il possède de l'impartialité, dont S. M. Imp. fait profession; de la fidélité & de la confiance, avec lesquelles elle professe les principes adoptés par elle à la face de l'Europe, fondés dans la justice & l'équité.

Les sentimens de S. M. Imp. portent trop visiblement l'impreinte de la pureté de ses intentions, pour qu'ils puissent être méconnus par L. H. Puissances. La franchise, qu'elle met dans sa manière d'agir, & la cordialité avec laquelle elle les instruit de ses déterminations, lui inspirent la ferme confiance, qu'elles n'en prendront aucunes, qui puissent devenir préjudiciables à l'état actuel de la négociation entamée, ou altérer les sentimens pacifiques, qu'elles ont fait entrevoir. Dans cette persuasion elle s'est empressée de fonder les dispositions de la cour de Londres relativement aux principes de neutralité. Il est naturel & conséquent de voir au-devant de sa réponse, & de suspendre en attendant toute mesure, qui dût altérer la position de la république vis-à-vis de qui que ce pût être.

L'Impératrice rend trop de justice à la sagesse & à la pénétration de L. H. P. pour douter qu'elles voudissent s'écarter des principes de modération, qu'il est essentiel de suivre, si l'on a l'intention sérieuse de secourir

les vues salutaires, que S. M. s'est proposées, & dont L. H. P. ont toujours paru intimement persuadés. Ce ne seroit qu'à regret, qu'elle se verroit frustrée des espérances, qu'elle a conçues à cet égard.

Le ministère impérial a l'honneur de donner connoissance de tout ce que ci-dessus à Son Exc. Mr. l'ambassadeur de L. H. P. les Etats Généraux des Provinces-unies, en réponse à la communication qu'il lui a faite, en date du 17 Mars, de la résolution des dits Etats.

On attend à tout moment un courier de Versailles, avec l'approbation du projet d'agir de concert avec la cour de France contre la Grande-Bretagne. Le retard de ce courier doit être uniquement attribué à ce que la cour de France voulant donner une nouvelle force à cette combinaison, a dépêché un autre courier à Madrid pour inviter cette dernière cour à y entrer, afin de porter de concert des coups plus vigoureux à l'ennemi commun.

Depuis quelque tems, il subsiste un différent d'une nature fort désagréable entre notre république & celle de Venise: il a pris sa source d'une affaire particulière entre le sieur Cavalli, sujet vénitien, & la maison de Chomel & Jordan, négocians d'Amsterdam. Ceux-ci s'étant plaints d'un tort très considérable qui leur a été fait par le premier, & les juges vénitiens aiant néanmoins décidé en sa faveur, Leurs Hautes Puissances ont désiré que le sénat réparât l'injustice évidente, qu'elles croient trouver dans ce jugement rendu en faveur du coupable. La pluralité du sénat s'est refusée à cette demande, malgré toutes les instances faites par le sieur Tor, résident de la république, que L. H. P. avoient envoyé à

Venise principalement pour cet objet. En conséquence, par une résolution en date du 13 Mai, elles ont résolu de le rappeler, " puisqu'elles se voient dans la nécessité de
 „ procurer à leurs sujets lésés la justice qui
 „ leur est due, par les moyens qu'elles trou-
 „ veront les plus efficaces à cet effet „. Elles
 „ ont arrêté en même tems, „ de charger le
 „ comte de Waffenaer-Twiel, leur envoyé-
 „ extraordinaire à Vienne, d'en informer
 „ l'ambassadeur de Venise en la même cour. „

NOUVELLES DIVERSES.

On apprend de Constantinople que le 6 Avril, jour auquel tombe le Samedi-Saint, selon le rit des Arméniens-schismatiques, le fanatique patriarche de cette religion fit une homélie au peuple, dans laquelle cet enthousiaste dit entr'autres choses que, comme l'Empereur Néron avoit fait un grand carnage des Chrétiens, ennemis de sa religion, les sectateurs de son rit, comme vrais Chrétiens, devoient faire tous leurs efforts, sans confidérer aucune dépense, pour exterminer les ennemis de leur secte & spécialement les Catholiques qui en sont les plus formidables. Les ministres des cours européennes, résidans près de la Porte, informés d'une exhortation aussi indécente qui ne pouvoit que troubler le repos public & allarmer tous ceux qui professoient une autre religion que celle de ce fanatique, se sont adressés en corps au gouvernement, pour en avoir une satisfaction; celui-ci aiant égard à d'aussi

justes représentations, fut arrêté dans la même nuit ce patriarche inquiet & turbulent : à cet effet, il envoya à son hôtel un fort détachement de Janissaires qui l'enleva presque en chemise & le transporta sur une barque qui le conduisit aussitôt en exil, sans que l'on sache le lieu de sa destination.

Le peuple aiant commencé à murmurer sur le prix excessif auquel étoit monté le café, le grand-visir pour s'instruire par lui-même des raisons d'une telle augmentation, travesti en païsan, s'est rendu chez divers marchands qui en faisoient commerce, & s'étant convaincu que quatre Juifs l'achetoient en gros pour le revendre en détail à qui leur plaisoit (ce qui est rigoureusement défendu par les loix musulmanes), le lendemain matin, il les fit tous arrêter & les condamna à être pendus publiquement, ce qu fut immédiatement exécuté.

Suivant les lettres de Venise, le Pape a fait le 15 Mai son entrée en cette ville. Le Doge & tout le sénat étoient allés à sa rencontre à deux milles d'ici jusqu'à l'isle de St. George. Sa Sainteté alla descendre avec ce brillant cortège au couvent des Dominicains. Le lendemain le Doge à la tête du sénat lui rendit la visite de cérémonie : ensuite ils assistèrent avec S. S. au *Te Deum* solennel, qui fut chanté dans l'église du couvent & entonné par Mgr. le patriarche. Après cette solennité le Pontife donna audience aux ambassadeurs & ministres étrangers ; & le soir il admit la noblesse à lui baiser la main. Les nobles vénitiens étoient en robe de cérémonie ; les autres avoient l'épée. Ce matin le St. Père a vu l'arsenal & reçu la visite des Dames vénitiennes. On lui fait un traitement magnifique ; & le couvent des Dominicains a été préparé pour sa réception.